ANNÉE XVII. - N. 6 — Paraît une fois par mois — JUIN 1895

BULLETIN SALÉSIEN

SOMMAIRE.

DON RUA DANS LE MIDI DE LA FRANCE ET EN PALESTINE 125
PETITE CHRONIQUE DES MAISONS DE FRANCE 131
Les Œuvres salésiennes hors de France. 134
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO. Amérique du Sud. *Brésil :* Les Missions du Matto-Grosso 135
A travers les relations de nos missionnaires. *Glanes.* — COLOMBIE. — BOLIVIE. 142
Grâces de Marie Auxiliatrice . . . 143
Bibliographie : Le Cantique des Cantiques. — Révolution et liberté . . 146
Coopérateurs défunts 147

SIÈGES
NICE, Place d'Armes, 1 — LA NAVARRE, par La Crau (Var) MARSEILLE, Rue des Princes, 78 — LILLE, Rue Notre-Dame, 283 — PARIS, Rue Boyer, 28. Ménilmontant. — DINAN, 28, rue Beaumanoir.

LIVRES DE PIÉTÉ

Amour (L') de Jésus dans le Sacrement de Pénitence, par le Cardinal Manning. — 1 volume in-18 . . . . . Fr. 0 75

Au Ciel! Au Ciel! encouragements aux personnes souffrantes d'après St. Alphonse de Liguori. — 1 vol. in-32 . . . . . » 0 15

Communion (La première) ou petit manuel à l'usage des enfants qui doivent participer pour la 1ère fois aux saints mystères, et des personnes chargées de les y préparer, par le P. F. X. Schouppe. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 30

Communion (La très Ste) par Mgr de Ségur. — 1 v. in-18 . . . . . » 0 35

Confession (La) par Mgr de Ségur. — 1 volume in-18 . . . . . » 0 35

Confirmation (La) (Aux enfants), par Mgr De Ségur. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 50

Confirmation (La), son dogme, sa morale, son histoire et sa liturgie, présentée sous forme de lectures, par l'abbé F. Pracht. — 1 volume in-12 . . . . . » 2 50

Confrérie du St. Scapulaire de N.-Dame du Mont Carmel. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 20

Conseils pratiques (aux enfants) **sur la Communion**, par Mgr de Ségur. — 1 vol. in-18 . . . » 0 20

Exercices (aux institutrices et aux mères) pour apprendre du Sacré-Cœur de Jésus à élever les enfants. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 30

Exercices (aux jeunes filles) pour soutenir ou ranimer leur piété auprès du Sacré-Cœur de Jésus. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 30

France (La) au pied du St. Sacrement, par Mgr de Ségur. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 50

Jardin (Le) des Élus, ou le Sacré-Cœur de Jésus, par l'abbé G. B Bonetti. — 1 vol. in-16 » 0 60

Jésus-Christ. Considérations familières sur la personne, la vie et les mystère du Christ, par Mgr de Ségur. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 70

Jésus n'est pas aimé! Gémissements d'une religieuse adoratrice du St. Sacrement, traduit par M. le Curé de Corpeau. — 1 vol. in-32 . . » 0 60

Manière pratique de s'approcher dignement des Sacrements de la Confession et de la Communion. — 1 vol. in-32 . . . . . » 0 10

Manuel de l'Archiconfrérie de la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus. — 1 v. in-16 » 2 50

Manuel (Petit) de la Persévérance après la première Communion 1 vol. in-32 . . . . . » 0 25

Manuel (Petit) de l'enfant qui se prépare à la première Communion, par l'auteur da la *Méthode*. — 1 vol. in-32 . . . . . » 0 25

Manuel des zélatrices du Cœur de Jésus et de l'Apostolat de la Prière. — 1 v. in-18 » 0 25

Méditations sur la très Ste Eucharistie, par le Vénérable Père Louis Dupont. — 1 v. in-18 » 1 50

Merveilles de l'Eucharistie révélées aux enfants de la Ste Table, par un ami de l'enfance. — 1 v. in-12 . . . . . » 1 —

Méthode pour enseigner suffisamment en trois leçons le strict nécessaire de la doctrine chrétienne aux enfants et aux adultes qui ne peuvent apprendre le catéchisme. Par un vieux Missionnaire qui recommande les Avis essentiels de la Préface. — 1 vol. in-18 . . . . » 0 15

Mois du Sacré-Cœur de Jésus, tiré des directions spirituelles de St. Francois de Sales, recueillies et mises en ordre par l'abbé H. Chaumont avec une Introduction par Mgr de Ségur. — 1 vol. in-12 . . . . . Fr. 3 —

Mois du Sacré Cœur de Jésus, 33e édition. A. M. D. G. — 1 vol. in 32 . . . . . » 1 —

Mois (Petit) du Sacré-Cœur. Pensées pieuses pour les mois de juin, extraites du livre de Piété de la Jeune Fille, par l'auteur du *Livre de piété de la Jeune Fille et des Paillettes d'or*. 129e édit. — 1 vol. in-32 . . . . . » 0 20

Paroles de Jésus. Devoirs, Consolations, Espérances. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 25

Perfection (La) chrétienne selon St. François de Sales docteur de l'Eglise. — Maximes et sentences tirées du *Chemin de la Perfection Chrétienne* et disposées dans un ordre méthodique par le Père L. Taoc de la Compagnie de Jésus. 3e édition suivie de prières latines et françaises. — 1 vol in-18 . . . . . » 0 60

Piété (La) et la Vie intérieure, par Mgr de Ségur.

IIIe Traité — 1re Partie — *La Grâce et l'amour de Jésus.* — 1 vol. in-18 . » 1 25

IIIe Traité — 2e Partie — *La Grâce et l'amour de Jésus.* — 1 vol. in-18 . » 1 25

IVe Traité — *L'Union à Jésus, ou le Chrétien vivant en Jésus.* — 1 vol. in-18 . » 1 25

Ve Traité — 1re Partie — *Nos Grandeurs en Jésus.* — 1 vol. in-18 . . . . . » 1 50

Ve Traité — 2e Partie — *Nos Grandeurs en Jésus.* — 1 vol. in-18 . . . . . » 1 50

Ve Traité — 3e Partie — *Nos Grandeurs en Jésus.* — 1 vol. in-18 . . . . . » 1 50

Pratique des neuf Offices en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et autres exercices de dévotion. — — 1 vol. in-32 . . . . . » 0 20

Sacré-Cœur (Le) de Jésus, par Mgr de Ségur. — 1 vol. in-18 . . . . . » 0 80

Salut (Le) de la France par le Christ, ouvrage approuvé par NN. SS. les Évêques de Tarbes, Annecy et Pamiers. — 1 vol. in-12 . » 0 60

Six (Les) Dimanches et la Neuvaine de St. Louis de Gonzague, par D. Bosco. — 1 vol. in-32 » 0 20

Traité de l'Eucharistie, tiré des directions spirituelles de St. François de Sales. — 1 vol. in-18 » 0 60

Venez tous à moi, par Mgr de Ségur. — 1 volume in-18 . . . . . » 0 15

Vertu (La) et les bienséances chrétiennes selon l'esprit de St. Vincent de Paul, ou le Mois de Juillet consacré à honorer ce Saint, par D. Bosco. — 1 vol. in-32 . . . . . » 1 —

Vie de St. Louis de Gonzague, par l'abbé J. B. Francesia, prêtre Salésien. — 1 vol. in-32 » 0 40

Visite au Très Saint Sacrement et à la Ste. Vierge. Recueil de Neuvaines, chapelets et de prières, par l'abbé Jean Bosco. — 1 vol. in-32 » 0 10

Visites au St. Sacrement et à la Sainte Vierge, par St. Liguori, suivies de pratiques, d'aspirations affectueuses, de méditations et de prières. — 1 v. in-32 . . . . . » 0 75

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 6. Paraît une fois par mois. JUIN 1895

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.
(III S. Jean, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I Timoth. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. Denis)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.
(S. François de Sales)

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. Math. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une education chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.
(Pie IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulite, et preparer ainsi une génération nouvelle. (Léon XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

DON RUA

DANS LE MIDI DE LA FRANCE

MARSEILLE

Nos chers lecteurs seront heureux de suivre notre vénéré Père Don Rua dans le voyage dont le *Bulletin* de mars a indiqué les premières étapes.

Arrivé à l'Oratoire Saint-Léon de Marseille le soir du 31 janvier, le successeur de Don Bosco était reçu par ses enfants avec la joie et la solennité que l'on devine.

Le lendemain matin, Don Rua bénit les cierges de la Purification et prononça une allocution de circonstance.

Après s'être absenté quelques jours pour visiter les Maisons du voisinage, il se retrouvait à Marseille le 13 février, jour fixé pour la Conférence qu'il devait donner aux Coopérateurs salésiens de la ville. Vers trois heures, Don Rua fait son entrée dans la salle des fêtes, accompagné de Don Albéra, de M. le chanoine Mendre, curé de Saint-Joseph, de ses vicaires, et de plusieurs autres ecclésiastiques, amis de nos Œuvres. Bien que le temps eût jugé bon de bouder à la fête, un assez grand nombre de Coopérateurs avaient répondu à l'invitation de Don Bologne, Supérieur des Maisons salésiennes de France.

Le Congrès des Coopérateurs salésiens à Bologne, la nécessité d'achever les aménagements de l'Oratoire Saint-Léon et d'y fonder un grand Patronage du dimanche, tels sont les points que le vénéré orateur traita avec l'autorité et le pieux intérêt qui rendent sa parole si puissante sur les cœurs. S'excusant ensuite de se présenter devant son auditoire avec une barbe déjà respectable, Don Rua prit occasion de cette circonstance pour parler du voyage qu'il allait entreprendre en Palestine. Quelques mots émus sur la condition lamentable des âmes au pays de Notre-Seigneur et sur la nécessité particulière de secourir les âmes d'enfants, produisirent sur l'assistance une impression profonde. La quête en fut une preuve.

SAINT-PIERRE DE CANON

Le dimanche 3 février, à l'issue des vêpres, le successeur de Don Bosco donnait, dans la belle Collégiale de Saint-Laurent à Salon, une conférence à nos Coopérateurs de la ville et des environs.

Le vénéré orateur établit de la façon la plus lumineuse et la plus saintement utile pour son auditoire, que la solution de la question sociale aura fait un grand pas quand on

aura pu entourer l'éducation de la jeunesse de tous les soins qui donnent à la société des chrétiens convaincus et solidement armés pour la lutte. Don Bosco a dépensé sa vie à la poursuite de cet idéal bien fait pour séduire un cœur d'apôtre; et le succès de son Œuvre atteste de quelles bénédictions Dieu a récompensé les efforts du jeune prêtre de Turin. Don Rua attire ensuite la charitable attention de la population salonnaise sur la Maison particulièrement importante que la Providence lui a donné à soutenir. La formation des novices, c'est-à-dire du personnel nécessaire aux Maisons de France et de Belgique, comme aussi aux Missions salésiennes d'Afrique et de Terre Sainte, l'éducation agricole de jeunes vignerons adoptés par les Salésiens, ce sont-là les deux Œuvres principales qui se développent à Saint-Pierre de Canon.

Le Congrès salésien de Bologne, à titre de véritable évènement salésien, ne peut manquer d'intéresser nos amis de Provence, et en particulier ceux de Salon.

En descendant de chaire, notre vénéré Père Don Rua passa lui-même dans les rangs de l'auditoire pour recueillir l'offrande qu'il avait demandée en faveur de l'Oratoire salésien de Saint-Pierre de Canon. Les 300 francs qu'il trouve dans la bourse, à son retour à la sacristie disent avec éloquence combien l'Œuvre salésienne est appréciée à Salon.

Après avoir remercié le digne curé doyen, M. le chanoine Eisséris, et le clergé de la paroisse, le successeur de Don Bosco prit la route de Saint-Pierre de Canon, où le soir, sur le tard, il vint surprendre ses enfants du noviciat français. Novices et vignerons lui dirent en fort bons termes la joie que leur causait sa présence.

Le lendemain, il donna la soutane à six de ces jeunes gens, qu'il félicita vivement de leur sainte détermination et à qui il promit les joies de l'apostolat salésien dans la carrière sacerdotale où ils vont s'engager. La vie entière de Don Bosco dit hautement dans quelle mesure le sentiment surnaturel de notre faiblesse, la confiance en Dieu et l'amour du sacrifice contribuent à former le vrai prêtre de Jésus-Christ.

Après le repas de midi, Don Rua se dirige vers Salon pour y prendre le train, afin de continuer, par Montpellier et Nizas, sa visite des Maisons salésiennes du Midi de la France.

MONTPELLIER.

En quittant Salon, notre vénéré Père se rendit à Montpellier où sa venue a revêtu un cachet tout particulier. C'est en effet le 4 février, à minuit, que ce bon Père arriva en grand équipage, mis à sa disposition par la protectrice de toutes les Œuvres de la ville, Mademoiselle Folcher. — La petite famille des 75 était debout; et, d'émotion, la fanfare, brisant sa coquille, fit son entrée en ce monde, à l'heure où Notre-Seigneur avait voulu naître.

Noël! Noël! Et, de fait, on avait un peu emprunté le programme de la Nativité; à 11 h. ½ avait eu lieu le réveil comme s'il se fût agi de la messe de minuit. Le réveillon lui-même devait avoir lieu, mais Don Rua produisit une telle impression sur nos enfants et sur l'Économe, qu'ils en perdirent non seulement le boire et le manger, mais même le souvenir que cet accessoire d'un lever nocturne était prêt.

Malgré l'heure *matinale*, Don Rua, salué, acclamé, ne devait pas en être quitte à si bon compte. Les enfants ne voulurent pas le laisser aller reposer: cet âge est sans pitié. — Chants de circonstance, compliments, dialogues, tout se suivit comme en plein jour et notre bon Père lui-même ne put s'empêcher de répondre à tout cet élan par quelques mots très affectueux et pleins d'à propos.

Que dire du lendemain 5 février, solennité de la Saint-François de Sales? Dès le matin les visites affluèrent, malgré le temps qui ne cessa d'être épouvantable. — Parmi les premières, il y eut celle du général Borson et de Mme Brun-Faulquier, la maman Marguerite de cette Œuvre qui est chez elle.

La messe de communion fut célébrée par Don Rua. La grand'messe par M. le curé de Balaruc-les-Bains; les petits artistes exécutèrent leur première messe, celle de l'abbé Contenson.

L'après-midi, à 3 heures, ce fut devant une chapelle comble que Don Rua fit la conférence aux Coopérateurs. Il rappela d'abord en quelques mots les débuts merveilleux de l'Oratoire de Montpellier, faisant ressortir l'intervention divine. Il exposa ensuite le bien immense qui s'était déjà fait dans cette Maison, grâce à l'appui de la charité, à laquelle il signala ce qui restait encore à faire: fondation du Patronage du dimanche, installation des ateliers et construction d'une aile pour les Sœurs, dont on ne saurait plus longtemps se passer.

Au sortir de la conférence et du salut, Don Rua, suivi de la pieuse assistance, fit une visite aux douze comptoirs que les Dames du Vestiaire, avec un zèle admirable et un goût parfait, avaient en quelque sorte improvisés. Ne fallait-il pas essayer de payer quelques notes trop criantes du boulanger et de l'épicier! Les anges gardiens de nos enfants n'eurent pas de peine à le faire comprendre à leurs excellentes bienfaitrices, et à convoquer ensuite, malgré le froid et la neige, une foule de personnes charitables de la ville, que des voitures et des omnibus pris d'assaut à la gare ne cessèrent, tout le

jour et le lendemain, d'amener et de reconduire sans interruption. Seule la cour, que ces lourds véhicules défoncèrent pour longtemps, aurait été tentée de se plaindre, car la recette fut inespérée, vu ce que la tempête pouvait permettre d'attendre.

La matinée du lendemain s'écoula bien vite. Don Rua dit la sainte messe chez les Dames du Sacré-Cœur, dont le patronage charitable avait si paternellement veillé sur les débuts de l'Œuvre. Ce fut la nouvelle supérieure, la Révérende Mère d'Astros, qui recueillit de notre bon père Don Rua l'expression de tout ce que la révérende Mère de Pichon, partie pour Nancy, méritait de reconnaissance pour s'être si bien fait l'interprète de l'esprit si charitable des Dames du Sacré-Cœur, qui se retrouvent partout les mères des orphelins de Don Bosco.

La Visitation, le Cénacle, les Sœurs de Saint-Charles reçurent également les remerciements du successeur de Don Bosco. — A midi, un repas de famille groupa autour de D. Rua les amis les plus zélés de l'Œuvre; et au dessert, notre bon Père, avec une grâce et un à-propos charmants qu'on n'aurait pu soupçonner chez quelqu'un qui ne parle pas sa langue maternelle, porta un toast à tous les amis de la première heure : à M. Prat, l'architecte dévoué de la Maison, au bon docteur, M. Dessales, le médecin si charitable de nos enfants, aux dignes ecclésiastiques, représentants du haut clergé du diocèse, enfin à Monseigneur l'évêque et au Souverain Pontife qui vient d'envoyer, par l'entremise du Révérendissime Père Bruno, Général des Capucins, la bénédiction Apostolique à tous les bienfaiteurs de l'Œuvre. Cette bénédiction papale, envoyée aux pauvres enfants de Don Bosco et à leurs bienfaiteurs, a plané sur toute cette journée et en a été la plus grande grâce. — Ce n'est pas cependant qu'il n'y en ait eu d'autres insignes. A 2 heures, Sa Grandeur Monseigneur l'évêque arrivait en effet pour procéder à la bénédiction du nouvel Oratoire, un an après la pose de la première pierre. Dire la paternelle bonté avec laquelle il salua notre bon Père Don Rua, exprimer les sentiments de gratitude profonde de ce dernier envers ce pasteur vénéré qui a si bien protégé de sa houlette les pauvres enfants de Don Bosco, est chose difficile.

Mais on vint chercher processionellement Sa Grandeur qui, après être entrée à la chapelle, en ressortit bientôt pour bénir la nouvelle demeure. Un foule énorme se pressait dans la neige et sous les âpres morsures de la bise; il y avait du monde dedans, du monde dehors, du monde en haut, du monde en bas. Aussi le coup d'œil était-il féerique: les équipages, les voitures, les omnibus dans les cours, les longs couloirs de la maison décorés d'oriflammes et de guirlandes à profusion, les boutiques formant guérites, habillées suivant toutes les nuances de l'arc-en-ciel et entourées de palmes et de fleurs, les jeunes vendeuses empressées, les commissaires dévoués circulant partout, la musique se faisant entendre, les chants retentissant ensuite, voilà un tout que ne peut se représenter celui qui ne l'a pas vu. — Ce fut au milieu de cette foule devenue subitement silencieuse et recueillie que Monseigneur passa en prononçant les paroles de la liturgie sacrée... L'eau sainte coula sur tous les murs, et quand l'on fut au dortoir, dont les fenêtres non munies encore de volets laissaient passer le froid, devant les petites couchettes à peine pourvues de minces couvertures, plus d'un fit la réflexion qu'un peu d'argent employé pour préserver en hiver du froid et en été du chaud, compléterait bien ce qui reste à faire dans cette Œuvre si belle.

De retour à la chapelle, Sa Grandeur, dans une allocution vibrante d'enthousiasme, fit un parallèle magnifique entre la bienfaisance laïque, froide et stérile, malgré ses ressources immenses, et la charité chrétienne. Elle semble devoir s'épuiser chaque jour tant elle est sollicitée, mais chaque jour elle renaît à nouveau d'elle-même pour pousser de vigoureux rejetons qui ne nuisent pas aux tiges anciennes.

« Bienheureux ceux qui comprennent les besoins du pauvre et de l'orphelin: au jour de l'épreuve, Dieu les assistera. Pour ceux qui n'ont pas cette intention, qui est une grâce de choix, qu'ils s'inclinent au moins avec respect devant des Œuvres dont on peut être aussi légitimement sûr que de celle de Don Bosco. — S'ils ne se sentent pas la générosité de les soutenir et de les aider, qu'ils n'attirent pas sur eux les châtiments du ciel en se faisant des obstacles à leur essor.

Quel spectacle, du reste, que celui de ces prêtres qui ont quitté toutes les espérances que la famille, le monde, l'Église même autorisaient, pour venir ensevelir leur science et leur piété au milieu d'enfants pauvres et abandonnés, au milieu d'orphelins pour lesquels ils tendent chaque jour la main, ne recoltant quelquefois que des sourires dédaigneux. Oh! charité chrétienne, tu es un des plus beaux apanages de l'Église de Jésus-Christ!.... »

L'impression de ces éloquentes paroles fut immense, la bénédiction du Saint Sacrement fut donnée ensuite, et peu après une séance récréative réunit de nouveau Sa Grandeur, les orphelins et les bienfaiteurs. Salué par les orphelins, Monseigneur voulut bien encore leur parler, et, après avoir assisté au début des jeunes acteurs secondés par d'aimables artistes de la ville et par un excellent prestidigitateur, Sa Grandeur se retira en parcourant les comptoirs, laissant à cette fête le cachet d'incomparable majesté qui s'attache toujours aux fêtes présidées par un évêque.

Les journaux de la localité, l'*Express* et *La Croix*, en termes on ne peut plus élogieux relatèrent la fête de l'inauguration de l'Oratoire, fête qu'ils avaient bien voulu annoncer; nous ne pouvons mieux faire qu'en citant l'un d'eux:

On doute des miracles; comment contester ceux de la charité? Nous n'en voulons pour exemple que l'Orphelinat Saint-Antoine.

Qu'on admire ce magnifique édifice, bâti en quelques mois sur la route du Pont-Juvénal! Il est d'une simplicité grandiose qui en impose, et provoquait, ces jours-ci, l'admiration des milliers de personnes accourues pour recevoir la bénédiction du vénérable Supérieur général des Pères salésiens. Nous craindrions de blesser la modestie de M. Prat, l'architecte, en lui faisant le moindre mérite de son désintéressement absolu, dès qu'il s'agit d'une œuvre catholique; mais c'est un devoir pour nous de reconnaître qu'il fait un vrai chef-d'œuvre du genre, d'autant plus remarquable que rien n'a été sacrifié à l'art, que tout l'effet ne vient que de l'harmonie des lignes, de la perfection des proportions, du bon goût des moindres détails.

Le bâtiment principal a 60 mètres de façade et comprend la direction, le parloir, la bibliothèque, l'économat, le dortoir. Une chapelle provisoire a été installée dans l'ancien cellier. Dès qu'on aura les ressources suffisantes, on édifiera des ateliers et des classes d'apprentis.

On a tenu à profiter de la présence du Supérieur général pour faire bénir, par Mgr. l'évêque, cette construction qui semblait hardie, déjà trop petite, cependant, parce qu'il y a 70 enfants et qu'il faudrait en recevoir de 250 à 300, pour satisfaire à toutes les demandes. Mais qu'on se rassure! Nos concitoyens n'abandonneront pas cette œuvre si catholique, si française et si populaire, parce qu'elle est dirigée par les fils de Saint-François de Sales, et n'a pour but que l'instruction et l'éducation des enfants du peuple.

Nous avons emporté un souvenir ému de ces deux jours de fête à l'Oratoire Saint-Antoine de Padoue. Mardi, le vénéré Don Rua, successeur de Don Bosco, a fait, dans la chapelle, devant un auditoire très nombreux, une conférence émouvante sur l'Œuvre.

Mardi, Mgr. de Cabrières, toujours prêt à témoigner sa sollicitude pour les pauvres, a daigné se rendre à l'Oratoire pour bénir les premières constructions; Sa Grandeur a tenu sous le charme de sa parole les nombreuses personnes qui avaient bravé le mauvais temps pour assister à la cérémonie.

Monseigneur a bien voulu encourager par une visite les Dames du vestiaire qui tenaient, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, les divers comptoirs au profit des orphelins.

N'oublions pas, en terminant, d'adresser tous nos remerciements aux aimables commissaires dont l'empressement et la courtoisie ne se sont pas démentis un seul instant.

NIZAS

« Le jeudi 7 février, Don Rua était à Lézignan-la-Cèbe (Hérault), pour la bénédiction de l'Orphelinat Saint-Jean, dont les nouveaux bâtiments dominent la belle plaine de l'Hérault, non loin de Nizas.

A partir de 11 heures, arrivaient de tous les côtés de nombreux groupes de personnes, désireuses de manifester leur sympathique intérêt pour une œuvre si humaine due à l'insigne générosité d'une bienfaitrice dont le nom est, ici, sur toutes les lèvres.

A cette occasion, l'établissement Saint-Jean et son antique chapelle avaient été décorés avec une profusion de drapeaux, d'oriflammes et de guirlandes, qui leur donnaient un air de fête, en dépit du temps devenu brumeux et menaçant, après un lever de soleil radieux.

La pluie des jours précédents faisait craindre, en effet, de nouvelles ondées; cette menace du temps a retenu plus d'un visiteur et empêché de plus grands préparatifs.

Néanmoins, les orphelins, sous la direction intelligente et paternelle de Don Corlay, avaient dressé une vaste estrade en plein air, où s'élevait un magnifique autel surmonté de la statue de saint Antoine de Padoue, encadrée de fleurs et de verdure.

Des personnes toujours prêtes à se dévouer et dont la grande charité n'a d'égal que la modestie, avaient offert leur gracieux concours et organisé une kermesse qui a pleinement réussi: le comptoir de charité, qui était tenu par de jeunes demoiselles du meilleur ton, a débité fleurs et fruits venus de Nice et autres objets de consommation qui ont dû donner de belles recettes, à en juger par la foule qui a assiégé, toute l'après-mid, les tables savamment surchargées et décorées avec goût.

A d'autres tables, les livres et objets de piété étaient non moins rapidement enlevés.

A deux heures, arrivait, précédé de la fanfare de Lézignan jouant ses plus beaux airs, le Supérieur général des Pères salésiens, le vénérable Don Rua; à ses côtés, on remarquait le R. P. Don Babled qui dirige avec autant de modestie que de haute intelligence le grand établissement du Pont-Juvénal, à Montpellier; suivait un cortège nombreux de prêtres et une foule respecteuse, accrue des habitants de la paroisse voisine venue en procession.

La cérémonie d'inauguration a aussitôt commencé. Le R. P. Don Rua a pris la parole au milieu de l'attention et du recueillement de la foule. Après avoir rendu un hommage si mérité à la généreuse bienfaitrice et à tous ceux qui ont aidé à la fondation de cet Orphelinat, il a retracé, dans un langage d'une touchante simplicité, la longue carrière laborieuse et féconde de Don Bosco, dont il est le disciple fervent et le digne continuateur dans cette œuvre grandieuse qui embrasse actuellement le monde entier.

Après cet entretien, où s'est révélée la foi ardente de l'orateur et l'âme de l'apôtre, D. Rua a inauguré et béni les vastes salles de l'Orphelinat, pendant que la musique se faisait de

nouveau entendre et que d'élégantes quêteuses, fournies par l'élite de la société piscénoise et du pays, circulaient dans la foule, accompagnées de petits orphelins.

La recette totale a atteint un chiffre respectable.

En somme, malgré le temps gris, belle journée pour les orphelins de Saint-Jean et merci à tous ceux qui ont apporté leur obole à une œuvre si belle et généreuse. » — H. C.

(Éclair.)

LA CIOTAT.

Le 10 février, notre vénéré Père Don Rua donnait à nos chers Coopérateurs de cette ville une conférence sur les Œuvres de Don Bosco. L'*influenza*, qui sévissait à ce moment sur cette population, empêcha cette réunion d'être aussi nombreuse qu'on devait l'espérer, dans cette paroisse si cordialement salésienne.

DON RUA EN PALESTINE [1]

I. — Le voyage.

Le Supérieur général des Salésiens s'embarqua à Marseille le 16 février sur le bateau *Druentia*, de la Compagnie Cyprien Fabre; il était accompagné dans son voyage par Don Albéra, Directeur spirituel de la Société salésienne, et par un Coopérateur de Provence, le marquis de Villeneuve-Trans.

Les deux premiers jours de la traversée furent pénibles; un vent d'Est violent obligea deux fois l'excellent commandant du bord, M. Bouille, à mettre en cape, d'abord au sortir du détroit de Bonifacio, puis à hauteur de Civita Vecchia. Mais à partir du troisième jour, la navigation fut très heureuse et le saint sacrifice put être célébré tous les matins.

Si les voyageurs ont trouvé moins de luxe et de confort sur la *Druentia* que sur les grands paquebots, ils y ont joui, en revanche, d'une liberté entière et d'une intimité cordiale bien précieuse pour eux. Ils tiennent à remercier M. Cyprien Fabre, le commandant Bouille et son équipage. Arrivé dans le port d'Alexandrie le samedi 23, trop tard pour descendre à terre, c'est le lendemain seulement que Don Rua se présente au Collège Saint-François-Xavier, tenu par les RR. PP. Jésuites, où l'accueil le plus gracieux l'attendait. Le R. P. Cattin, Directeur de ce magnifique Établissement, a reçu, on peut le dire, princièrement les pauvres Salésiens, faisant les plus grands honneurs à notre Supérieur général dans les fêtes données au Collège pour les jours gras. — Pendant les trois journées passées à Alexandrie, Don Rua a pu admirer l'Établissement des Frères des Écoles chrétiennes, qui rendent de si grands services en Orient; la Maison des Pères franciscains, celle des Sœurs franciscaines; il a été reçu avec une extrême bienveillance par Monseigneur Corbelli et a pu s'entretenir avec un bien dévoué Coopérateur, M. l'avocat Véritas, et aussi avec une vaillante catholique qui a fondé de ses propres ressources un Orphelinat de jeunes filles. — Notre Supérieur-Général a emporté de son passage à Alexandrie la conviction que, pour compléter les Œuvres d'éducation si vivantes dans cette grande cité, une Maison salésienne dans laquelle on formerait de bons artisans serait très utile. Il compte, pour réaliser cette espérance, sur la divine Providence et sur les prières des Coopérateurs.

Le mercredi 27 février, à 10 heures, Don Rua et ses compagnons s'embarquèrent sur le *Charkhaï*, paquebot-poste de la Compagnie Khédivié. Les passagers étaient nombreux et presque tous anglais ou allemands, faisant partie d'une caravane Cook visitant l'Orient en touristes. Le temps était doux et calme. Le jeudi à 11 heures et demie on arrivait à Jaffa, où étaient venus attendre le Supérieur général, M. le chanoine Belloni, fondateur des Orphelinats de Terre Sainte, aujourd'hui Directeur salésien de ces établissements, et quelques-uns de ses collaborateurs. Grande joie pour les chers missionnaires de saluer sur la Terre Sainte l'arrivée du successeur de Don Bosco. Effroyable bousculade pour débarquer, au milieu des cris et obsessions des portefaix arabes qui envahissent le paquebot. Accueil plein de cordialité des RR. PP. Franciscains, véritable Providence des voyageurs en Orient. — Comme au moyen-âge, les couvents sont encore ici les seules hôtelleries. On y reçoit à bras ouverts riches et pauvres. — A deux heures, le train part pour Jérusalem. — C'est un contraste frappant que celui de la civilisation moderne dans une contrée qui garde si fidèlement l'aspect des temps bibliques: on dirait que Dieu a voulu la conserver ainsi, à travers les âges, comme un témoignage impérissable des vérités de la Sainte Écriture. Le train va lentement, si lentement qu'à certains moments on le suivrait à pied. Quelques-uns prétendent que c'est pour économiser le charbon de la Compagnie. On traverse d'abord de magnifiques plaines d'un sol très fertile; elles sont cultivées en céréales; on n'y rencontre aucune pierre et les rares habitations sont construites en

(1) Nous devons cette intéressante relation à l'obligeance de l'un des compagnons de voyage du successeur de Don Bosco, M. le marquis de Villeneuve-Trans.

terre ; celles des Arabes sont de simples huttes environ de 2 ou 3 m. de haut, avec une petite ouverture servant à la fois de porte et de fenêtre. Bientôt l'aspect du pays change et le train s'engage dans une saillie rocailleuse sans arbres, sans végétation ; il suit le lit d'une rivière qui se jette dans la mer au nord de Jaffa ; rivière est un nom impropre, car on peut dire que ce torrent ne coule que très rarement. En approchant de Jérusalem le sol redevient cultivé — des oliviers, des figuiers, des champs clôturés par des murs grossiers en pierre ou des haies de figuiers de Barbarie. Nous sommes dans une région montagneuse très pittoresque, absolument déboisée. Le train s'arrête à 6 heures : Jérusalem! les cœurs battent. Pourquoi faut-il descendre dans une vulgaire cour de gare toute grise, au milieu d'une réunion de portefaix arabes, entre des omnibus d'hôtel et des fiacres plus ou moins primitifs, alors que les pensées sont si haut! Sans pénétrer dans la ville sainte, Don Rua monte en voiture avec Don Belloni et prend la route de Bethléem, où il a hâte de visiter son cher Orphelinat. Un grand nombre de jeunes gens sont venus le saluer à la gare et escortent la voiture en galopant, les uns à cheval, les autres sur des ânes ; quelques-uns même suivent en courant à pied. — Il fait nuit. — On salue, en passant, le puits des Rois mages, le tombeau de Rachel : à un kilomètre de Bethléem, une partie des enfants de l'Orphelinat attend sur la route avec des lanternes la voiture de Don Rua. Quels cris joyeux ! Chacun veut lui baiser la main. Le cortège gravit la côte qui conduit à la cité de David et nous voilà à l'Orphelinat au milieu des vivats d'une foule compacte, à travers laquelle on ne peut se frayer un passage. — La musique salésienne joue sur le seuil de la superbe chapelle, les prêtres en ornements sacerdotaux, les clercs en surplis se forment en procession pour conduire à l'autel le Supérieur vénéré. La foule suit et bientôt voici le Dieu de la Crèche qui sort du tabernacle au milieu des lumières étincelantes et des fumées d'encens: on entonne le *Te Deum*, pour remercier Celui qui conduisait si bien son peuple dans la Terre promise et a conduit aujourd'hui, sur cette même terre, le Père des Salésiens à ses enfants.

II. — Le séjour.

L'église resplendissait de lumières (1). Le *Te Deum* fut chanté d'une manière magistrale par nos jeunes musiciens. Puis la bénédiction du Très Saint-Sacrement vint couronner cette première partie de la fête.

(1) C'est un de nos confrères de l'Orphelinat de Bethléem qui nous donne les détails suivants sur le séjour de Don Rua.

Nous étions tous émus, et de nos cœurs s'échappait un long soupir d'amour et de reconnaissance envers le Dieu si bon, si miséricordieux, qui nous envoyait ses abondantes bénédictions par notre Père bien-aimé, par le successeur de Don Bosco.

Peu après, au milieu du personnel et des enfants réunis dans une vaste salle élégamment décorée, Don Giovanni Belloni lut à Don Rua les souhaits de bienvenue qui étaient dans tous nos cœurs.

Il était temps d'aller restaurer un peu les corps fatigués par un long et pénible voyage. Nos Sœurs ont montré qu'elles étaient à la hauteur de la situation, malgré les difficultés et les rigueurs d'un carême oriental.

Le lendemain, visite à la Grotte. Impuissant à les exprimer, je laisse à penser les sentiments qui remplissaient le cœur de nos chers visiteurs prosternés dans la Grotte qui vit, il y a dix-neuf siècles, s'accomplir ce mystère ineffable d'amour, le Verbe divin apparaissant au monde revêtu de chair mortelle. Ah! les larmes qui s'échappaient des yeux du plus aimé des fils de Don Bosco, en ce moment et le lendemain matin, à mesure qu'il célébrait la messe dans cette même Grotte, ont été sans doute recueillies par les anges pour se changer en faveurs précieuses au profit de notre Pieuse Société.

Nos pèlerins ont ensuite visité diverses grottes qui se relient à celle de la Nativité : grotte de saint Joseph, des saints Innocents, de saint Jérôme... Puis ils sont allés saluer les RR. PP. Franciscains, auxquels nous devons le bonheur d'avoir conservé des lieux témoins de tant de merveilles.

Le vendredi et le samedi ont été deux jours de repos pour Don Rua et ses compagnons : repos laborieux, car les visites ne s'interrompaient guère. Chacun voulait saluer le Supérieur général des Salésiens. Nous, ses fils, nous avons dû refréner notre ardent désir de lui parler seul à seul, espérant avoir bientôt notre tour.

Au retour de la Grotte, l'Orphelinat en fête a voulu aussi offrir une académie à Don Rua : musique, poésies, discours (français, italiens, arabes, grecs), tout a été vivement et énergiquement applaudi. Don Rua paraissait heureux de ces témoignages qui exprimaient, bien imparfaitement cependant, notre amour et notre vénération.

Le samedi soir, sous la direction de Don Rua qui nous a raconté une foule de traits bien touchants de nos confrères récemment appelés à l'éternité, nous avons commencé les exercices de la Bonne-Mort. Après les pieuses cérémonies du premier dimanche de carême, Don Rua a bien voulu assister à la réunion de la Confrérie de la Cour de Marie, et de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Bethléem. Pour tous, notre Supérieur Général a su trouver des paroles de confort et d'encouragement ; et nous espé-

rons que sa présence bénie à ces réunions attirera sur les pieux confrères les bénédictions du Ciel.

La soirée s'est terminée par le drame religieux de Don Lemoyne : *La Patagonie*, par divers morceaux de musique et d'éloquence et par deux scènes comiques françaises qui ont apporté leur note gaie à cette réunion que n'oublieront pas nos chers enfants.

Le lendemain, notre vénéré Supérieur Général, toujours accompagné de Don Albéra, de Don Belloni et de M. le marquis de Villeneuve-Trans, s'est rendu à Jérusalem pour visiter et vénérer les Lieux Saints et présenter ses hommages à Sa Béatitude Monseigneur le Patriarche, à Monsieur Ledoulx, consul général de France, et à divers autres personnages.

Mais l'heure du courrier est arrivée et je suis obligé de renvoyer à un autre courrier la suite de cette relation.

(*A suivre*).

PETITE CHRONIQUE
DES
MAISONS DE FRANCE

SOMMAIRE. — La *Passion* à Ménilmontant. — Un autel précieux. — Échos des hauteurs salésiennes. — Le chant du *Rossignol*. — Parfums de Pâques.

A **Ménilmontant**, nos enfants de l'Oratoire salésien de Paris ont fêté leur Directeur, à l'occasion de la Saint-Joseph, avec l'entrain et le cérémonial bien connus de nos lecteurs. S'il en est parmi ceux-ci qui désirent quelques détails, ils pourront les trouver dans les *Bulletins* des années précédentes, où nous avons plusieurs fois décrit, avec un certain luxe de fidélité, toutes les particularités charmantes de ces solennités familiales. Chaque année, les noms changent, les industries filiales cherchent à prendre une forme nouvelle et plus affectueuse : le côté cordial de ces réjouissances seul ne change jamais.

Ce qui est plus nouveau c'est le succès qu'a obtenu, à Ménilmontant, *Le Drame de la Passion*, au témoignage d'un journal de la capitale. Voici l'article dont il s'agit :

Le dimanche des Rameaux, l'Oratoire salésien de Ménilmontant offrait à ses amis une solennelle représentation du drame sacré de la Passion de Notre-Seigneur, en 22 tableaux, entrecoupés de chants et de morceaux de musique de circonstance, par les jeunes gens de l'Orphelinat et du Patronage.

Il faudrait, pour rendre un juste hommage au talent des interprètes citer tous les tableaux, néanmoins quelques-uns nous ont particulièrement frappé : Jésus au Jardin des Oliviers, le Couronnement d'épines, *l'Ecce-Homo*, la Rencontre de Jésus avec sa Sainte Mère, le Crucifiement, le Christ expirant, la Compassion de la Vierge, la Résurrection du Sauveur et surtout l'apothéose finale, le Triomphe du Christ.

Nous devons adresser nos bien légitimes félicitations pour toutes les merveilles que nous avons eu à admirer et à applaudir : d'abord à ces bons Salésiens et à leur zélé directeur, si dévoués au bien des âmes, si charitables pour tous et qui se dépensent sans compter au milieu de leurs enfants, se mêlant à leurs études comme à leurs jeux, à leurs joies comme à leurs peines ; aux acteurs du drame sacré, mais, surtout à celui qui personnifiait le Christ, si digne, si grand et si imposant ; les rôles de la sainte Vierge, de saint Jean, de l'Ange au jardin de Gethsémani et au tombeau, de Judas le traître, de Joseph d'Arimathie, étaient également bien tenus et méritent tous les éloges ; des artistes de profession n'auraient pu s'en acquitter avec plus de talent.

L'harmonie de l'œuvre, habilement dirigée par le Père économe, mérite une mention bien spéciale pour l'exécution de l'andante religieux *Les Rameaux* et du *Chant des Cloches ;* la maîtrise a puissamment contribué à l'attrait de la séance.

En somme, bonne soirée, instructive, édifiante et dont les amis de l'Oratoire salésien conserveront pieusement le souvenir.

J.-D. Lherbier.

* * *

A **Courcelles-Presles**, l'Orphelinat Saint-Louis de Gonzague a inauguré, le jour de la Saint-Joseph, l'autel majeur de la grande chapelle en construction. Cet autel est celui-là même où M. Dufriches-Desgenettes, le saint curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris, eut l'inspiration d'ériger l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. On devine avec quelle joie nos enfants prient autour de cet autel.

Pour ce qui regarde la fête du Directeur, nous ne pourrions que répéter la profession de foi dont on a lu plus haut le texte, à propos de Ménilmontant : nous aurions vraiment mauvaise grâce à nous répéter à si peu de distance.

* * *

Le gros événement de **Saint-Pierre de Canon**, est la naissance... d'une source jaillissante. Un spécialiste, appelé sur les hauteurs pittoresques où nos futurs Salésiens respirent à pleins poumons l'air de Provence et à pleine âme l'air du ciel, y a découvert différents filets d'eau d'un débit assez modeste mais cependant plein de promesses.

Don Albéra, en barbe de pèlerin, revient de Palestine le 30 mars, à temps pour assister à la naissance de la source et aussi pour prêcher aux novices la retraite habituelle du milieu de l'année.

La chute inopinée d'un arbre qui tombe sans blesser personne est un évènement qui a son

importance, au moins au point de vue de la gratitude. Les novices salésiens de *Saint-Pierre de Canon* le pensent du moins, et c'est ce qui leur a mis au cœur et sur les lèvres un *Salve Regina* fervent, quand il ont constaté que l'arbre en question était tombé au milieu d'eux en respectant tout le monde.

Quelques jours plus tard, vers la mi-avril, *les travaux de la cour* en terrasse étant achevés, on plante aux extrémités du remblai deux drapeaux en signe d'allégresse, pour signifier la victoire remportée sur le précipice et célébrer la conquête qui en consacrera le souvenir.

Le mardi de Pâques a marqué une fête comme il en faut à de futurs religieux pourvus de jambes de seize ans : *un pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne* à Lambesc. On devine que les Bretons ne furent pas les derniers à se réjouir de cette expédition pieuse ; quant aux autres, la pensée de faire plaisir à la Sainte Vierge en honorant sa Mère, leur parut une chère et bien douce aubaine surnaturelle. Nous passons sur les charmes d'une promenade matinale dans la pittoresque vallée et à travers la forêt qui sépare Saint-Pierre de Canon de Lambesc. Après s'être consciencieusement égarée deux fois au moins, la troupe pèlerinante put enfin découvrir le sanctuaire de Sainte-Anne, y entendre la messe, y recevoir et le Pain des anges et le pain de la parole, enfin s'y restaurer frugalement mais joyeusement. L'après-midi, vers quatre heures, M. l'abbé Roquebrune, vicaire de Lambesc, accompagné de deux Frères, arrive pour saluer les pèlerins. On sert aux nouveaux venus un essai de séance récréative avant d'aller prendre congé de Sainte-Anne. Dans la chapelle, M. l'abbé Roquebrune, après avoir rappelé à ses auditeurs que le bon peuple de la région invoque sainte Anne contre la sécheresse et toujours se voit exaucé, invite les enfants de Don Bosco à invoquer sainte Anne contre la sécheresse des cœurs. Il récite quelques prières encore et accompagne ensuite la caravane jusqu'à Lambesc. La première visite est pour le maître du lieu, et la première sérénade retentit en son honneur au fond de l'église, où la musique de nos enfants a pris place. M. le Curé remercie de leur gracieuse visite les pèlerins, qui vont ensuite se restaurer chez les Frères, en traversant une foule qui ne leur ménage pas les témoignages de sympathie. Peu après, notre cher monde se remet en route vers Saint-Pierre de Canon, au milieu des démonstrations enthousiastes de l'excellente population de Lambesc. A neuf heures et demie, les pèlerins avaient réintégré l'antique monastère où la Vierge de Don Bosco leur apprend à aimer les âmes pour les sauver un jour.

Vers la fin d'avril, la colonie bretonne du noviciat put prendre un véritable bain de bonheur. Don Riccardi, Directeur de la Maison salésienne de Dinan, vint raconter quelques unes des merveilles de foi dont il est témoin au pays qui aime sainte Anne ; et comme noblesse oblige, il invita ses petits Bretons à être particulièrement, selon le désir de Don Bosco pour ses novices, la joie et la couronne de notre bien-aimé Fondateur.

*
* *

Voici des nouvelles de nos chers petits agriculteurs du **Rossignol**. Nous regrettons d'avoir dû garder par trop toutes ces bonnes choses, glanées dans des journaux amis de nos Œuvres.

« La colonie agricole du Rossignol à Coigneux (Somme), est un fruit des Congrès catholiques de Lille. Un vœu, qui fut émis en faveur de l'instruction agricole, comme moyen de retenir les jeunes gens à la campagne, donna à une généreuse Dame l'idée de faire donation de sa propriété aux Salésiens de Don Bosco. Ils y sont installés depuis quatre ans, et les travaux et améliorations effectués, depuis lors, sont considérables. Ce domaine de 90 hectares était mal cultivé ; on vendait ordinairement les récoltes sur pied ; comme bâtiments, il y avait la loge du garde et quelques vieilles granges. Sans autre ressource que la charité, sans autre capital d'exploitation qu'une modeste somme de 1500 fr., les PP. Salésiens ont fait des prodiges agricoles : Ils ont acheté à crédit, et payé, depuis, vaches et instruments agricoles ; il ont introduit, dans la culture du pays, le maïs-fourrage et le sarrasin, la tourbe comme litière, les bœufs comme bêtes de labour.

Le personnel se compose d'un Directeur et d'un Économe, prêtres, d'un surveillant clerc, d'un chef de culture, ancien élève diplomé d'une ferme-école, et d'un instituteur, tous deux laïques. Quelques anciens cultivateurs sont venus, au début, prêter leur concours pour l'apprentissage des premiers enfants admis. L'enseignement agricole est surtout pratique ; les enfants le reçoivent dès l'âge de douze ans ; ils passent successivement à la main d'œuvre, à la vacherie, aux attelages. Depuis l'ouverture de la Maison, cinquante enfants orphelins ou abandonnés sont entrés au Rossignol ; vingt-cinq y sont encore : ceux qui sont sortis ont trouvé de suite à se placer, dans les environs, comme ouvriers agricoles. Les demandes d'admission affluent ; on voudrait recevoir tous ceux qui le méritent, même sans pension, mais les locaux s'y refusent. Il faudrait construire cuisine, dortoir et réfectoire ; mais c'est une dépense au-dessus des forces de l'Orphelinat, qui a fait tous les sacrifices possibles pour monter l'exploitation. Il fait appel aux cœurs généreux pour achever son œuvre ; nous désirons que cet appel soit entendu des propriétaires de la Somme, qui ont tout intérêt à soutenir cette belle fondation ; et la Société des Agriculteurs de France y répond, dans la mesure des moyens dont elle dispose, en accordant à l'établissement du Rossignol un Diplôme d'honneur et une somme de *trois cents francs*. »

LE ROSSIGNOL.

Au Rossignol il faut sa musique. Le nom même l'exige. On se contentera des instruments vieillis,

comme on se contente de tout là-bas. Il faut au petit pauvre si peu pour charmer sa vie. Il aime la musique, il n'a point l'âme ténébreuse. Pour chasser le socialisme, comme pour mener les loups, rien ne vaut comme un air de flûte où chante un peu d'amour.

Et quoique je ne sois pas voué à la musique, il me plaît de me représenter ce que sera cet orchestre fantastique! Hélas! n'ai-je pas entendu et n'ai-je pas vu la troupe des enfants de St-Jean de Dieu? Pendant que je songe ainsi au coin de mon feu, je revois tout d'un trait cette belle après-dîner de septembre où nous visitâmes le Rossignol.

***

On l'aperçoit de loin dans un bouquet d'arbres, sur la colline qui domine la vallée. Il faut marcher deux heures pourtant jusqu'à la source primitive de l'Authie, où le gazon pousse sur la vase. Tout droit au-dessus, par un raidillon, prend un sentier qui nous mènera vite au but. Et justement nous apercevons là-haut un groupe de jeunes travailleurs. On relève des fèves. Un prêtre est au milieu. Nous y sommes, nous nous faisons connaître et pendant que nous regardons ces bonnes figures d'enfants que le travail ne presse pas trop et qui ne craignent pas le prêtre, le Père dépose sa charge, ôte son tablier bleu, nomme un chef pour diriger la bande et nous guide vers les bâtiments de la ferme.

Nous nous arrêtons un instant à voir la faucheuse à l'extrémité du champ. Un gars la mène, tout fier de n'être pas obligé de se courber pour ramasser avec les autres. Il fait œuvre d'homme. Chacun d'ailleurs aura son tour: il faut que tous aient passé par tous les travaux: et il ne manœuvre vraiment pas mal sa machine, dont les ailes s'abattent par secousses et bruissent sur le tablier.

***

Il est facile de remarquer la nature du sol, glaise et cailloux, de culture pénible. Nous savons d'ailleurs l'histoire de cette ferme, dont les locataires se ruinaient l'un après l'autre. Une grande part des terres n'est pas cultivable; il faut reboiser et les Pères ont déjà commencé, sans que des sécheresses désastreuses les découragent encore. Puis c'est loin des gares et des fabriques; certaines cultures leur seraient trop onéreuses. Il faut se rattraper sur le bétail et consommer le plus possible sur place.

A l'entrée de la cour, il faut bien jeter un coup d'œil sur les instruments: il ne sont pas nombreux, mais bien choisis, bien appropriés à la nature du travail et du terrain, aussi simples que possible, pour ne pas trop charger ces jeunes mains.

Nous pénétrons enfin dans ce qui est tout à la fois le salon et la salle à manger des Pères. Des chaises de paille comme on en voit encore chez les plus pauvres sont le seul mobilier. Cette salle fait partie d'un bâtiment qui s'avance entre les deux cours, entre les deux fumiers. Le logis des maîtres était plus loin; mais les Pères sont ainsi au milieu même de la besogne, qu'ils peuvent embrasser d'un coup d'œil.

On nous offre un verre de cidre de la récolte et du crû. Il a belle couleur, bon goût et nous avons soif. A certaines réponses très nettes, à certaines remarques aussi simples de ton que justes de pensée, à un accent de foi et de tendresse, nous sentons que nous sommes devant un prêtre qui est aussi un savant, qui est de plus un conducteur d'âmes. L'influence du P. Rivetti est très discrète, elle est très réelle pourtant sur le peuple d'alentour, où il a charge d'âmes d'ailleurs et supplée au petit nombre de nos prêtres.

Nous faisons le tour du propriétaire; les granges où l'on rentre les dernières avoines. Nous serrons la main du chef de culture, un Corrézien, je crois, de poigne solide, de regard fin, de franche parole. Il a le dévoûment s'il n'a pas la soutane. Les étables, les vaches à lait, les génisses; l'enclos où galope un jeune poulain, le favori de tous. Les toits à porcs. En pleine digestion, ils lèvent la paupière, ils grognent et se rendorment et comme nous admirons leur grosseur. « Ah! dit le Père, nos jeunes gens n'ont pas des estomacs de demoiselles et l'air des études ne leur gâte pas l'appétit ».

C'est par le fumier que les connaisseurs jugent d'une ferme. Nous ne sommes pas connaisseurs; nous admirons cependant les gros tas entourés de leurs rigoles. Le Père nous confie un de ses rêves: avoir une belle citerne à purin où l'on recueillerait aussi l'engrais chinois. Il ne faut rien perdre. Puisse la dernière récolte n'avoir pas trompé ses espérances et lui permettre cette dépense!

Mais qu'est-ce que ceci? Voulez-vous donc rouler carrosse, mon Père? C'est, avec ses flancs ouverts, ses cuirs déchirés, ses garnitures lamentables, une vieille berline Empire ou Louis XVI, que sais-je, qui a bien l'air d'être revenue de l'émigration... Cela, dit le Père, c'est pour faire un poulailler roulant. Les roues et la caisse sont encore bonnes. — Il nous prend envie de rire alors devant cette pauvre déchue. Hélas! que de grandeurs roulantes ont eu un sort pire! Et combien ne se sont redorées que par un alliage de juiverie!

***

Il faut se quitter, partir, reprendre la vallée, s'enfoncer dans les bois; puis, quand au soleil couchant nous nous retournons, nous apercevons Rossignol au loin qui se perd dans une vapeur de flamme. Tout autour, la plaine nue et les labours commencés prennent sous la lumière du soleil les chaudes couleurs du métal en fusion. Ah! qui forgera cette matière? qui en fera sortir la moisson des épis, la moisson des hommes, la moisson des épées? Je trouve la réponse en Saint-Jean:

« *En vérité, je vous le dis, le Fils de l'homme ne peut faire rien que ce qu'il voit faire au Père. Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement.*

Le Père aime le Fils, il lui montre tout ce qu'il fait lui-même, et lui montrera de plus grandes œuvres encore, afin que vous soyez dans l'admiration ».

C'est le secret des disciples de Don Bosco, le secret de tout père véritable, le secret de Dieu même: l'amour des petits.

H. G.

***

Les Salésiens de **Saint-Cyr-de-Provence**, pour répondre à un désir de M. le curé de La Ciotat, prêtent le secours de leur ministère à la nombreuse colonie italienne fixée dans cette ville. La retraite pascale, prêchée cette année-ci du 8 au 13 avril (saint jour de Pâques) à ces chrétiens compatriotes de notre bien-aimé Fondateur, a été particulièrement bénie. Hâtons-nous de dire qu'elle avait été solidement préparée par la belle

Mission que les RR. PP. Capucins ont donnée à La Ciotat du 17 mars au 14 avril.

Un grand nombre de membres de la colonie ont rempli leur devoir pascal dans des conditions où le respect humain n'avait certes rien à voir. Ce bon exemple est une des plus saintes manières de reconnaître l'hospitalité française ; et dans cet ordre d'idées, les habitants de La Ciotat s'avoueront toujours de bien bonne grâce les obligés de leurs hôtes.

LES ŒUVRES SALÉSIENNES

hors de France

TUNISIE. — La troisième Maison des fils de Don Bosco en Afrique est celle de Tunis. La lettre suivante donne le récit du voyage fait par les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice envoyés en Tunisie.

La Marsa (Tunis) le 7 janvier 1895.

Mon Très Révérend et Bien-aimé Père,

Votre sollicitude et votre tendresse paternelle envers tous vos fils vous font sans doute désirer le récit du voyage de vos enfants d'Afrique. Je regrette de n'avoir pu satisfaire plus tôt ce désir si légitime, vu que les travaux de notre installation et la direction des chers petits qui me furent confiés dès le jour de mon arrivée ne m'ont laissé jusqu'ici aucun moment de libre. Veuillez donc avoir la bonté de m'excuser.

Voici, en résumé, le récit de notre voyage. Avant notre embarquement rien de particulier ne frappa notre attention, sinon la courtoisie et l'obligeance dont nous fûmes l'objet de la part de Messieurs les agents de l'honorable Compagnie de la *Navigation Générale*, dont le digne secrétaire nous fit spontanément les plus grandes réductions possibles et nous accorda toutes les facilités désirables. Je regrette de ne lui avoir pas demandé son nom, pour le signaler à la reconnaissance de nos chers Coopérateurs et de nos bonnes Coopératrices. Mais le bon Dieu, à qui rien n'échappe et qui ne permet pas qu'un verre d'eau froide donné en son nom demeure sans récompense, saura certainement lui dire merci à notre place.

Embarqués à Gênes dans de bonnes conditions, nous pûmes arriver à Cagliari sans le moindre incident. Le temps était beau, le calme parfait. Tout semblait aller au gré de nos désirs.

Nous sommes au dimanche 30 décembre. Vers sept heures du soir on lève l'ancre. Nous voilà en route pour Tunis, but de notre voyage. Il ne nous reste que seize ou dix-sept heures de navigation. Un vent de terre, qui souffle modérément, nous fait espérer une traversée plus rapide parce que, au dire de nos gens du bord, le vent allait nous prendre en poupe.

Espérance illusoire ! Deux heures s'étaient à peine écoulées que ce vent, devenu plus violent, prend de flanc notre navire et le fait pirouetter. Nous avançons toujours et la nuit se fait profonde. Presque tous les passagers, du reste peu nombreux, se sont retirés. Pour moi, souffrant peu du mal de mer, je suis le dernier à me coucher ; l'espoir de faire un peu de bien à quelques matelots de service m'avait fait entrer avec eux dans une série de raisonnements. A mesure que nous avançons, le vent devient furieux, la mer grossit, le navire est battu et porté dans tous les sens. Nous entonnons le *Miserere*, des cris désespérés se font entendre, une danse forcée commence. Malgré cela, j'étais déjà sur le point de m'endormir, quand soudain un cri éperdu arrive à mes oreilles : Père ! Père ! Appelez le Père ! On pleure, on crie.... Je me lève de mon grabat, m'habille promptement et cours à la cabine ouverte d'où partent ces lamentations.... Spectacle à déchirer le cœur ! Les pauvres Sœurs de Marie Auxiliatrice, éprouvées par le mal de mer, paraissaient agoniser.

De temps en temps, les vagues, battant le navire avec furie, couvrent le pont et se déversent ensuite dans les salles et dans les cabines. A chaque secousse malles, chaises, tables, débris de vases, de bouteilles et de vaisselle qui roulent, font un fracas horrible. L'obscurité de la nuit, la pluie, le vent, la mer qui mugit et menace, augmentent l'horreur du péril. Pour comble de malheur, la cargaison s'étant portée toute d'un côté, le navire avait perdu l'équilibre et courait grand risque de chavirer au premier choc un peu violent. Notre crainte se change en épouvante. Les hommes se lèvent de leur grabat, les pauvres femmes, plus faibles, fondent en larmes et poussent des gémissements. M'appuyant sur tout ce que je pouvais trouver, je me traînai chez notre coadjuteur : le voyant tranquille, je revins auprès des Sœurs pour les encourager. A un moment donné, les chauffeurs eux-mêmes essayèrent d'abandonner la machine pour sauver leur propre vie. Il ne fallut rien moins que l'autorité absolue des chefs et leur courage pour les maintenir à leur devoir. — Père, criaient les Sœurs, Père, nous sommes perdues ! Donnez-nous l'absolution. — Je m'efforce de les rassurer ; mais le péril est réel et la fureur des ondes a plus d'éloquence que mes raisons. Elles insistent, et je dois céder. Toutes récitent l'acte de contrition et moi je profère la formule de l'absolution. Elles s'en trouvèrent grandement soulagées. Mais leurs souffrances n'étaient pas finies ; elles grandissaient à mesure que la tempête devenait plus violente. Dix heures durant, ces convulsions et cette mortelle agonie régnèrent parmi nous. Il faut ajouter, à la louange des Filles de Marie Auxiliatrice, que même au milieu de tant de douleurs et avec la perspective de la mort la plus atroce que l'on ait à redouter, elles ont eu une résignation parfaite, un admirable abandon à la sainte volonté de Dieu. Les expressions tendres et filiales dont elles se servaient pour traduire les affections de leur cœur me

remuaient jusqu'au fond de l'âme. Elles disaient : « *Domine, salva nos, perimus. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Seigneur, miséricorde ! Jésus, doux Jésus, sauvez-nous... Marie Auxiliatrice, nous sommes votre bien et votre propriété. Faites que l'on ne puisse jamais dire que vous ayez rejeté quelqu'une des vos filles. Marie, soyez notre aide, soyez notre secours. Nous voulons faire connaître votre nom, nous voulons vous faire aimer, nous voulons faire aimer votre doux Jésus. Saint Joseph, Saints et Saintes du Paradis, intercédez pour nous. *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* En vous, Seigneur, nous avons mis notre confiance, ne permettez pas que nos espérances soient déçues à jamais. »

Des prières aussi humbles et aussi ferventes ne pouvaient point rester sans effet. Après cette longue nuit, partagée entre la souffrance et la prière, le vent diminua et peu à peu, la mer redevint calme comme un lac. Il était déjà six heures du matin. — Une des Sœurs fit alors cette réflexion : A l'heure qu'il est, les nôtres prient pour nous, c'est à cela qu'il faut attribuer notre salut.

Quant à moi, j'attribue sans doute la cause de la tempête à des phénomènes naturels. J'inclinerais cependant à croire que le démon nous ait secoués quelque peu. Le navire portait les fils et les filles de Don Bosco et avec eux la sainte Vierge, Secours des chrétiens. Jadis, Marie avait détruit la puissance des Maures envahissant l'Europe et respirant la menace et la ruine du nom chrétien. Ce fut alors que les fidèles la saluèrent sous le nom de Secours des Chrétiens. Aujourd'hui, au lieu de se tenir sur la défensive, Marie semble prendre l'offensive et va planter ses tentes glorieuses dans le camp ennemi, au centre de l'antique domination mauresque. Il est bien naturel que le démon ait eu à se préoccuper de cet événement, plus naturel encore qu'il en frémisse de haine et de rage. Il a dû voir que Marie le tient toujours sous son talon virginal.

Nous échappâmes en effet sains et saufs à la tempête suscitée contre nous ; et sur le territoire africain on nous accueillit avec les marques de la plus vive bienveillance et de la cordialité la plus sincère. Clergé et laïques saluèrent à l'envi notre arrivée comme l'avant-coureur du bien, spécialement pour la jeunesse abandonnée. Ce n'est pas le moment de parler de la bonté paternelle de S. G. Mgr. Tournier. Il suffit de rappeler que lui-même était venu à Turin pour nous demander. S. G. Mgr Clément Combes, archevêque de Carthage et Primat d'Afrique, est une des figures les plus sympathiques que l'on puisse imaginer. Sa bonté est en rapport avec son nom. Dès la première rencontre, il me dit ces paroles si encourageantes : *Nous vivrons en famille. Nous ferons bon ménage, soyez tranquille.*

Il serait long de vous nommer toutes les bonnes personnes qui témoignent une haute estime des fils de Don Bosco. La joie que leur procure notre arrivée est grande, parcequ'elles aiment le bien et l'attendent de nous. Le Seigneur leur tiendra compte de leur bonne volonté. Quant à moi, je les remercie du fond du cœur. Bienheureux serons-nous si nous arrivons à répondre à leurs espérances !

Bénissez, Père bien-aimé, vos humbles fils, afin qu'ils puissent accomplir ce que les hommes de bien attendent d'eux ; mais veuillez bénir spécialement

Votre fils dévoué et affectionné en N.-S. J.-C.

ANTOINE JOSEPHIDI
prêtre de Don Bosco.

NOUVELLES DES MISSIONS
DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

BRÉSIL

Les Missions salésiennes dans l'État du Matto-Grosso.

Nos lecteurs savent que Mgr Louis Lasagna a pénétré, depuis plusieurs mois, avec une caravane de missionnaires salésiens, dans l'immense état du Matto-Grosso, encore très peu connu. Il nous envoie déjà de là de très intéressantes relations, auxquelles nous commencerons à donner, dans le Bulletin, *la place qui leur revient. Toutefois, nous croyons qu'il est bon, avant tout, de commencer par quelques détails sur ce pays, détails que nous empruntons à une correspondance d'un de nos missionnaires, Don Pierre Cogliolo, qui est resté plusieurs années au Brésil, et grâce auquel nos chers Coopérateurs pourront se faire une idée de l'œuvre vraiment grandiose et difficile à laquelle se sont consacrés les enfants de Don Bosco. Nous y ajouterons la très belle Lettre pastorale par laquelle Mgr l'évêque de Cuyaba a annoncé à son peuple l'entrée des Salésiens dans l'intérieur de l'État.*

L'État du Matto-Grosso.

Le *Matto-Grosso*, qui signifie grande forêt, est un des plus vastes États de la nouvelle République des États-Unis du Brésil : sa superficie, de 1.379.051 km. c., est par conséquent égale à celle de la France, de l'Espagne et de l'Italie réunies.

La population, plus ou moins civilisée, est de 80,000 âmes environ ; la capitale, Cuyaba, siège du gouverneur et de l'unique évêque, compte environ 8000 habitants. Cet immense État renferme les sources des principaux fleuves qui versent leurs eaux, d'un côté dans le Parana, de l'autre dans le fleuve des Amazones. Il est entièrement situé dans l'intérieur et ne communique avec la mer qu'indirectement ; il commence au Sud vers le 23me degré de latitude et s'étend au Nord jusqu'aux champs Parecis.

Actuellement, le voyage de Rio-Janeiro à Cuyaba est assez long ; c'est que les communications par la voie de terre faisant défaut, on est obligé de naviguer d'abord jusqu'à Montevideo, voyage pour lequel on emploie quatre ou cinq jours. Ensuite, par la voie fluviale, on remonte le Rio de la Plata, puis l'Uruguay ou le Parana et enfin le Paraguay.

Le climat est dans la plus grande partie du pays très chaud et malsain. Le territoire abonde en viandes, poissons, fruits et légumes. Comme dans tous les pays équatoriaux, la végétation est luxuriante : on trouve là le cacao, la vanille, le coton, le tamarinier, le bananier, le café, le sucre et mille autres produits de plantes fructifères, ainsi que les bois les plus beaux et les plus précieux, comme le *jacaranda*, le *mogano*, le cèdre. Quant aux minéraux, on trouve en abondance l'or, le diamant, le fer, la topaze, le cuivre. Les animaux diffèrent beaucoup, soit par leurs formes, soit pour leurs instincts féroces, de ceux de l'Europe. L'*onco pardo* et l'*onco rajado*, qui sont les tigres du Brésil, sont très communs. On y trouve des singes de toutes les qualités. Parmi les serpents, il faut noter le *boa constrictor*, qui a jusqu'à sept mètres de longueur ; le serpent à sonnettes, appelé *cascavel* par les naturalistes, et mille autres ophidiens, aussi bien que l'*alligator* ou crocodile américain, qu'on rencontre souvent sur sa route.

Les habitants du Matto-Grosso. La religion des sauvages.

Et que dire maintenant des habitants du Matto-Grosso ? Comme on l'a déjà vu plus haut, ceux qui s'appellent civilisés sont au nombre de 80,000, en grande partie de race portugaise ; les autres sont nègres ou mulâtres.

Mais les immenses forêts, les plaines, les rives des fleuves sont peuplées de nombreuses hordes de sauvages: presque tous ont conservé leur primitive férocité et leur haine contre toute espèce de civilisation. Beaucoup de ces tribus, essentiellement nomades, errent dans les forêts, sans autre vêtement que celui que leur a donné dame Nature. La langue générale est le guarany, parlé toutefois avec mille variations par les diverses tribus. Les principales de ces tribus sont les *Coroados*, les *Aymores*, les *Kaïngua*, les *Guayeurus*, les *Carijos*, les *Coètes*, les *Tabojares*, les *Gaytacazes*, les *Omaguy*, les *Guani*, etc. C'est au milieu de tous ces gens là et pour eux que devront se dépenser les pauvres missionnaires salésiens.

Comme tous les sauvages de l'Amérique, ceux du Brésil sont païens. Ils reconnaissent deux divinités supérieures, l'une bonne qu'ils nomment *Tupa*, l'autre méchante qu'ils appellent *Anhanga* (prononcer Aguanga) et d'autres inférieures qu'ils appellent *Munites*. D'autre part, ils élèvent volontiers les mains vers le soleil et la lune en signe d'admiration et crient souvent : *Teh ! Teh !* — secours ! assistance ! Les éclairs et la foudre les épouvantent, et ils montrent le ciel en soupirant quand le tonnerre se fait entendre. Mais à ceux qui les invitent à adorer Dieu, auteur du tonnerre et de la foudre, ils répondent : *C'est une chose étrange que Dieu, que vous dites bon, effraie les hommes avec la foudre.*

Ils ignorent ce que c'est que la création du monde et ne distinguent les temps qu'au moyen des lunes. Ils racontent qu'un étranger très puissant, qui avait une grande haine contre leurs ancêtres, les fit tous périr au moyen d'une épouvantable inondation, à l'exception de deux, qu'il voulut sauver pour en obtenir une nouvelle génération, d'où ils sont eux-mêmes descendus. Cette tradition, défigurée, on le voit, qui fait clairement allusion au déluge, se retrouve jusque dans leurs chansons. Il est certain qu'ils croient à l'immortalité de l'âme ; ils assurent que les âmes de ceux qui auront vécu honnêtement iront « par-delà les montagnes » trouver les âmes de leurs aïeux et seront là avec eux dans de beaux jardins, n'ayant plus qu'à rire, à chanter et à sauter éternellement, tandis que les âmes de ceux qui auront été mauvais et qui n'auront pas su se défendre contre les ennemis communs seront emportées par *Anhanga*, l'esprit du mal, pour être punies éternellement.

Ils ont une manière de prêtres qui servent aussi de médecins et qu'ils nomment *pagès*. Ces prêtres sont des anciens de leurs villages. Ils emploient toutes sortes d'impostures et font croire aux sauvages qu'ils sont maltraités par Anhanga, spécialement pendant la nuit. Durant les fêtes des sauvages, ces *pagès* sont les présidents : ils entonnent, règlent les chants et la musique et prennent part à la danse avec tous les autres. Dans ces réunions, les hommes et les enfants se frappent la poitrine et font, avec un bruit horrible, toutes les grimaces de l'obsession : en même temps, les femmes semblent toutes devenues épileptiques.

Après tant de contorsions, ils se reposent un peu, puis se mettent à tourner en sautillant, levant tantôt une jambe, tantôt un bras, parfois formant la chaîne en se donnant la main, parfois s'isolant des autres. A la fin, ils se divisent et forment trois cercles, dans chacun desquels entre un de leurs prêtres, qui les encense avec de la fumée de tabac, en disant : *Recevez tous l'esprit de force avec lequel vous pouvez vaincre vos ennemis.* Leurs instruments de musique consistent en une espèce de petite corne, souvent faite avec les os des jambes de leurs ennemis ; ils les appellent *inubia*. Ils ont aussi certains fruits qui, une fois vidés, remplis de petites pierres, enfilés au moyen de cordons et généralement attachés aux

jambes, produisent, au milieu de la danse, un certain son qui n'est pas sans harmonie.

Ces fruits, qui servent d'instruments de musique, sont appelés par ces Indiens *ahouai*.

Férocité de ces Indiens. Difficultés pour le missionnaire.

Ces Indiens estiment principalement la force du corps, l'audace et la férocité. Dans le moment même où ils se voient sur le point d'être assommés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et les méprisent.

Nous renonçons à décrire les horribles scènes qui se produisent en de pareils cas: nos lecteurs n'y résisteraient pas. Nous dirons seulement qu'en général ce sont les vieilles femmes qui remplissent les fonctions de bourreaux; et elles s'acquittent de leur métier tout à fait au gré des assistants. D'après des informations très exactes, ces sauvages du Matto-Grosso, comme aussi ceux des Amazones et de Goyaz, sont au nombre des plus abrutis et des plus féroces de l'Amérique.

Ils ne reconnaissent aucune autorité. Ils ont bien leurs caciques, mais le pouvoir de ceux-ci est presque exclusivement limité aux temps de guerre.

D'ailleurs, dans les solennités, comme nous l'avons dit, ils donnent la préférence à leurs *pagès* ou prêtres.

Quand on s'approche de leurs villages, on se trouve en face d'un spectacle extrêmement repoussant. Leurs cabanes, *tocas*, disposées plus ou moins régulièrement en hémicycle, forment un village à l'entrée duquel on ne voit pas autre chose que des trophées de leurs victoires: ce sont de nombreux crânes humains enfilés au bout de longs pieux et formant presque une haie. Ils possèdent, je parle du moins de certaines tribus, une espèce de chiens très robustes et féroces, dont ils se servent et pour la garde et pour la guerre.

Nous pourrions encore dire bien des choses de ces nations barbares, de leurs usages dans la famille, pendant la guerre, de leur manière d'ensevelir les morts. Mais nous aurons encore l'occasion de parler de tout cela plus exactement. Pour le moment, nous tenons surtout à attirer l'attention sur les difficultés que rencontreront dans ce pays les pauvres missionnaires. Et la première, la plus grande de toutes, ce n'est point la férocité de ces sauvages, ni le climat très chaud, malsain et énervant, c'est le langage.

L'idiome généralement adopté est, comme nous l'avons dit, le *guarany*, d'où dérivent divers dialectes, ceux des *Tupy*, des *Tupuias*, des *Tupinambas*, etc., etc. Mais comme *loquebantur variis linguis Apostoli magnalia Dei* — les Apôtres prêchaient en diverses langues les merveilles de Dieu, — de même nous espérons que le Seigneur opèrera ce que l'homme ne saurait accomplir avec ses propres forces.

Un autre genre de difficultés pour les missionnaires, sera de s'ouvrir une voie au milieu de ces forêts enchevêtrées et d'être obligés, au moins en commençant, de se procurer eux-mêmes des aliments. Et c'est pour cela que Mgr Lasagna, dans sa lettre écrite de Botucatú et publiée par nous en décembre dernier, réclamait le secours de bons et robustes paysans de nos pays.

Et quand même ils réussiraient à obtenir que les sauvages leur fournissent des aliments, quels aliments, grand Dieu!...

Des mets excitants et de très mauvais goût. Par exemple, leur pain, qui est fait de farine de *mandioca*, consiste en certaines galettes qu'on fait cuire aux rayons du soleil équatorial: celui qui en goûte pour la première fois en a des nausées. Et cependant le missionnaire devra se résigner à en manger, parce que, bien souvent, il ne pourra rien trouver de mieux; il y sera aussi contraint pour ne pas encourir leur haine en refusant ce qui lui est offert par eux. Leur principale boisson est le *caoccin*, très spiritueux et fait avec du maïs fermenté. C'est on ne peut plus rebutant, mais il faudra aussi se résigner à en boire.

Telle est, dévoués Coopérateurs et bonnes Coopératrices, la nouvelle et très copieuse moisson que le Seigneur a voulu, dans sa miséricorde, réserver aux enfants de D. Bosco. Voilà où seront employées et l'offrande opulente des riches et l'obole des pauvres. Continuez toujours l'œuvre hautement chrétienne et humanitaire de secourir les missionnaires qui sur tous les points de la terre se sacrifient pour la conversion des peuples encore plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, afin que ces apôtres du bien puissent étendre toujours davantage leurs travaux et que puisse se lever, le plus tôt possible, le jour où les paroles du divin Rédempteur: *Fiet unum ovile et unus Pastor* — Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur — deviendront enfin une consolante réalité.

Fiat! Fiat!

Lettre pastorale de l'évêque de Cuyaba.

Charles-Louis d'Amour, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège, évêque de Cuyaba, Comte romain, Assistant au Trône pontifical, Prélat domestique de Sa Sainteté, Commandeur de l'Ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc., etc.

A tous nos aimés diocésains, salut, paix et bénédiction en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Rempli d'une très grande joie, nous vous communiquons, ô fils bien-aimés, une heureuse et importante nouvelle. Sa Grandeur Mgr Louis Lasagna, évêque de Tripoli, Supérieur des Missions salésiennes du Brésil, de l'Uruguay et du Paraguay, dans une lettre

qu'il nous a écrite de Saint-Paul en date du 2 décembre dernier, s'exprime ainsi : « Demain, 3 courant, s'embarque à Gênes Mgr Cagliero, avec le personnel qui doit m'accompagner au Matto-Grosso. Si des difficultés imprévues ne viennent se mettre à la traverse, je reviendrai à Montevideo vers la moitié de janvier, et en avril je partirai pour Cuyaba. »

Nous nous réjouissons donc avec vous, aimés fils, à cause de la certitude que bientôt se trouveront parmi nous les dignes enfants de Don Bosco, qui, après avoir traversé l'immensité des mers et supporté les désagréments d'un si long voyage, viennent pour catéchiser et civiliser nos Indiens en même temps que pour nous aider dans tout ce qui regarde le bien temporel et spirituel de ce diocèse et de cet État. Et nous vous supplions, dès maintenant, ô fils bien-aimés, de faire à ces missionnaires et à leur Supérieur, S. G. Mgr Lasagna, l'accueil qu'ils méritent, en allant les recevoir au port le jour de leur arrivée et en les saluant de la meilleure manière que pourra vous suggérer votre générosité. Et nous vous invitons aussi à leur prêter assistance dans toutes les importantes œuvres qu'ils espèrent accomplir dans ce pays, avec la grâce de Dieu et l'appui du gouvernement.

Son Excellence M. le docteur Manuel José Murtinho, très digne Président de cet État, considérant que la religion est le centre commun d'où émanent les idées de justice, d'amour et de liberté, comprend très bien que c'est par l'œuvre des missionnaires que la civilisation des Indiens pourra devenir une réalité. Quant à nous, qui apprécions les innombrables avantages dont nous jouissons tous en professant la foi catholique et en vivant dans le sein de la vraie civilisation, grâce au zèle de tant de valeureux apôtres qui n'ont reculé devant aucun sacrifice pour nous communiquer la lumière de l'Évangile, il nous est impossible de ne pas prendre un juste et vif intérêt au sort de ces infidèles, qui comme nous nés sur cette terre bénie du Brésil, errent par monts et forêts, sans rien savoir de l'œuvre divine de leur rédemption et souffrent la soif ardente de la vérité et du bien, tout en se trouvant si près des eaux vivifiantes du Seigneur.

Dans ces sentiments, nous attendons avec la plus vive impatience les dits missionnaires, qui ne se borneront pas à catéchiser les indigènes, leur apportant les paroles de vie éternelle, les évangélisant, leur faisant connaître les insondables richesses et bienfaits de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais qui se proposent aussi de fonder des écoles d'agriculture, comme ils l'ont fait en d'autres États, et une Maison d'éducation dans cette capitale, où on enseignera un métier aux jeunes gens moins favorisés de la fortune, sans excepter les enfants mêmes des Indiens, procurant ainsi à beaucoup d'entre eux les moyens de cultiver aussi les lettres et les préparant à recevoir une instruction plus élevée, s'ils ne se contentent pas d'un métier.

Ce sont là, en vérité, des entreprises grandioses, civilisatrices et conformes au progrès des temps où nous vivons : ce sont des œuvres de Dieu et par là-même des œuvres merveilleuses, d'un incontestable avantage et dont la société retirera un grand profit.

Veuille le Seigneur que nous ayons tous la consolation et la grande joie de voir bientôt réalisées ces entreprises, comme nous le désirons pour la prospérité du diocèse et de cet État.

Et afin qu'il en soit ainsi, nous implorons, ô très chers fils, le secours divin par l'intercession du glorieux saint François de Sales, sous le Patronage duquel sont placées les Œuvres salésiennes et dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Que MM. les curés publient la présente Lettre pastorale à la messe paroissiale et l'enregistrent sur le livre à ce destiné.

Donné en cette ville du Seigneur Jésus, de Cuyaba, sous le sceau de nos armes, le 29 janvier 1894.

† Charles, évêque de Cuyaba.

Lettre de Sa Grandeur Mgr. Lasagna au sujet de son premier voyage au Matto-Grosso.

I.

De Montevideo à Cuyaba, capitale du Matto-Grosso. — Direction d'une paroisse. — Établissement d'un Patronage du dimanche.

Bien-aimé Père Don Rua,

Cuyaba, 25 juin 1895.

Nous voilà finalement à Cuyaba. Nous y sommes arrivés après un long et pénible voyage. Nos confrères, partis de Montevideo le 26 mai sur le vapeur *Diamantino*, ont employé 24 jours à remonter le fleuve; pour moi, qui étais parti le 8 sur le vapeur *Mercédès*, avec mon fidèle secrétaire Don Jean Balzola, afin de pouvoir m'arrêter quelque temps au Paraguay, je m'unis à eux à l'Assomption et finalement nous sommes tous arrivés heureusement le 18 juin à midi dans cette petite ville, perdue au milieu des forêts du Matto-Grosso.

Cuyaba doit son origine aux chercheurs d'or provenant de l'État de Saint-Paul. Ayant trouvé dans ces parages, sur les rives du fleuve, d'abondantes veines aurifères, ils y accoururent en grand nombre, il y a déjà deux siècles, et donnèrent naissance à cette agglomération.

Quand les mines d'or furent épuisées, le gouvernement brésilien continua d'y maintenir une petite garnison et en fit une place forte, pour défendre les immenses frontières qui le séparent du Paraguay, de la Bolivie, du Pérou et de l'Équateur. Cet État du Matto-Grosso, dont Cuyaba est la capitale, a une superficie totale de plus treize cent mille kilomètres carrés, ce qui fait qu'il dépasse en extension plus de cinq fois notre Italie. Et cependant, sur le sol de ce pays immense, on trouve à peine quatre-vingt mille hommes baptisés. Tout le reste est occupé par des tribus sauvages, qui le sillonnent dans toutes les directions, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest.

Et maintenant, vous pouvez vous figurer, bon Père, quel travail incomberait à nos pauvres missionnaires, s'ils devaient s'enfoncer sous ces épaisses forêts à la recherche des pauvres sauvages, pour leur enseigner la doctrine chrétienne et les baptiser. C'est un champ encore complètement vierge, où

pourrait s'exercer le zèle d'une entière légion de valeureux missionnaires.

Nous, aussitôt arrivés, nous acceptâmes comme point de départ la paroisse de San Gonzalo, ici, sur le port de Cuyaba. Dans la petite maison d'où je vous écris, nous commencerons à ouvrir un petit asile pour les enfants pauvres et un Patronage du dimanche, qui déjà depuis hier, jour de la Saint-Jean, a été inauguré avec 27 enfants; ils sont aujourd'hui au nombre de 38.

Ensuite, nous nous avancerons bientôt dans les bois et ouvrirons la première Mission sur les rives du fleuve San-Lorenzo, à 250 kilomètres d'ici, pour évangéliser les féroces tribus des *Coroados* (1), Indiens dont les courses vagabondes et la cruauté ont semé pendant tant d'années la terreur et la désolation parmi ces populations.

Autrefois, le gouvernement envoya contre eux diverses expéditions militaires, et plusieurs fois on en fit des massacres, mais on ne réussit jamais à les exterminer.

Alors il pensa à se les attacher, en leur faisant des cadeaux, en leur donnant des vivres, et depuis plusieurs années, il leur paie un tribut de provisions diverses, afin de contenir leurs fureurs et d'empêcher leurs incursions; mais on n'a pas encore réussi à leur faire accepter la moindre bribe de civilisation.

Eh bien, dans deux semaines, nous irons nous, avec la croix de Jésus-Christ, adoucir ces sauvages, qui n'ont d'homme que l'aspect extérieur.

Mais avant de nous occuper spécialement de la prochaine expédition aux *Coroados* et d'autres entreprises projetées, comme aussi des caractères et des coutumes de ces tribus sauvages, que nous avons à cœur de ramener au bercail de Jésus-Christ, permettez, cher Père, que je remonte en arrière et vous donne quelques détails sur l'immense route parcourue pour arriver ici.

Sur le Rio de la Plata. — Un salut mélancolique à l'Oratoire de San Nicolas. — Visite aux Salésiens de Rosario. — Le fleuve Parana.

Je tiens à vous apprendre que de Montevideo à Cuyaba il y plus de cinq mille kilomètres. Pour les parcourir, en remontant le courant des fleuves sur de petits vapeurs de léger tonnage, on emploie plus de temps qu'il n'en faudrait pour aller de Montevideo à Gênes et à Turin. Peu de nos Coopérateurs pourraient se faire une idée de ces fleuves gigantesques. Le Plata a une embouchure de cent milles.

(1) *Coroados* signifierait *tonsurés*; en effet, ces sauvages portent sur le sommet de la tête une vraie tonsure. Serait-ce comme une lointaine réminiscence de quelque missionnaire déjà parvenu jusqu'à eux?

En partant de Montevideo, on voyage pendant une journée comme dans une mer d'eau douce; puis, laissant à droite l'Uruguay, on entre dans le Parana par une de ses grandes embouchures. La rive, à droite de qui remonte le fleuve, est basse pendant un long trajet; le fleuve, qui déborde souvent, y forme des marais sans fin.

Le troisième jour de notre voyage, nous passâmes en face des hautes berges où s'élève la ville de San Nicolas de los Arroyos; et, du bord, nous envoyâmes un salut mélancolique aux murs noirâtres de l'Oratoire, qui s'élève là comme un vieux château du moyen-âge. Nos confrères ne pouvaient point s'imaginer que nous passions là, si près d'eux; et comme le vapeur ne s'arrêtait point dans ce port, nous suivîmes du regard ce cher édifice, jusqu'à ce que les capricieux circuits du fleuve nous l'eussent fait perdre de vue. Le soir, à nuit noire, nous arrivâmes au port de Rosario. Le vapeur devait s'arrêter seulement deux heures pour charger des marchandises; il n'avait pas encore jeté l'ancre que déjà le cher directeur, Don Piovano, était accouru nous recevoir, avec plusieurs enfants et confrères.

Nous montâmes en voiture et nous courûmes en toute hâte à l'Oratoire, où nous attendait tout le reste de la communauté. C'est une Maison très modeste, mais qui doit nécessairement se développer dans de grandes proportions.

Rosario est décidément une ville riche et populeuse, exploitée par les sectes et par toutes sortes de vices: personne pour élever une digue contre ce torrent de corruption qui grossit tous les jours. Le commerce y est très animé, les richesses abondent: les théâtres et les lieux de divertissements sont très nombreux et le peu de religion qui s'y trouve est submergé par la fièvre des gains rapides et le désir effréné des plaisirs et des amusements.

C'était la première fois que je mettais le pied dans cette ville dont la population est en majorité composée d'Italiens; je voulus cependant voir, ne fut-ce qu'à la dérobée, la Maison des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Elles occupent là un vaste terrain et en peu de temps elles y ont érigé déjà une très belle chapelle. On s'y occupe maintenant de construire de nouvelles salles pour les nombreuses élèves qui chaque jour augmentent autour des Sœurs. Que de bien sont appelées à faire à nos émigrés italiens ces deux Maisons naissantes! J'en remerciai Dieu en laissant mes plus cordiales bénédictions, et je retournai à bord à la hâte, pour continuer mon long voyage.

Nos confrères de Rosario étaient les derniers que nous recontrions sur notre chemin; à partir de là, nous devions nous habituer à trouver de nouveaux visages et de nouvelles coutumes. Par conséquent, c'est de

ce moment que nous commençâmes à sentir plus tristement la solitude qui nous entourait; et nos regards se fixaient avec plus de mélancolie sur le cours majestueux du Parana.

Quelles énormes masses d'eau! Que de méandres tortueux! Que d'îles capricieuses forme ce fleuve gigantesque!

Les géographes qui ont calculé le volume de ses eaux l'évaluent à soixante-douze fois le volume de notre fleuve le Pô. Car le seul Parana est trente-six fois plus important que le Pô; et l'on en peut dire autant du Paraguay.

A mesure qu'on s'éloigne du port de Rosario, en remontant toujours, la rive gauche s'abaisse et au contraire celle de droite s'élève. C'est précisément dans ces vastes plaines à gauche que s'étendent les célèbres colonies de Santa-Fé, où l'on compte déjà plus de 300,000 émigrés italiens, qui fécondent de leurs sueurs ces terres hospitalières, dont ils tirent des millions et des millions de sacs de froment et d'autre céréales, que les navires emportent et répandent sur tous les points du globe.

Il est douloureux que ces paysans laborieux n'aient pas toujours à leur disposition les secours religieux indispensables.

On s'explique ainsi que l'an dernier ils se soient laissé séduire par d'audacieux agitateurs et entraîner à des soulèvements et à des révoltes, que le gouvernement étouffa ensuite dans leur sang.

Pauvres émigrés! Combien est dure la condition de beaucoup d'entre eux, qui doivent acheter leur bien-être matériel au prix de leur foi!

Dieu veuille favoriser et développer notre Maison de Rosario, de manière qu'elle puisse bientôt ouvrir des missions régulières parmi nos chers compatriotes, afin de les secourir dans leurs besoins spirituels et faire en sorte qu'ils se conservent fidèles à la religion de leurs aïeux et au souvenir des catholiques traditions de leur patrie.

II.

Les chasseurs d'Indiens. — Rencontre d'un ancien ami.

Le capitaine du navire *Mercédès* est un vieux Génois, M. Stefano Nocetti, excellent homme, qui depuis quarante ans navigue sur ces fleuves. Avant de commander ce petit vapeur et d'autres qu'il a eu déjà sous ses ordres, il navigua sur des bâtiments à voile et remontait jusqu'au Paraguay, jusqu'à Corumbo et même parfois jusqu'à Cuyaba, employant souvent plus de cent jours pour y arriver. Aussi était-ce un vrai plaisir de l'entendre raconter les étonnantes péripéties de ses longs voyages. Il connaît à merveille le grand fleuve et les terres adjacentes. Car, au temps où il naviguait à la voile, si le vent propice venait lui manquer, il jetait l'ancre, descendait à terre armé de sa carabine et s'enfonçait dans les forêts à la recherche de gibier; il assure qu'il trouvait partout en abondance: canards, perdrix, cerfs, chamois, sangliers et cent autres espèces d'animaux propres à ces contrées.

Mais, bien des fois, il avait aussi l'ennui de trouver ce qu'il ne cherchait point, c'est-à-dire des sauvages armés de flèches empoisonnées, des tigres, des léopards, des crocodiles et d'énormes serpents de toute sorte.

Il raconte là-dessus des aventures qui font dresser les cheveux sur la tête. Actuellement, les régions situées sur la rive droite sont déjà colonisées çà et là; celles de la rive gauche, jusqu'au Pilcomayo, sont si basses qu'elles deviennent inhabitables, vu qu'elles sont sujettes, la plus grande partie de l'année à de terribles envasements.

En outre, les précédents gouvernements de l'Argentine, toujours impitoyables et cruels pour les Indiens les ont presque tous exterminés; de sorte que dans cet immense territoire marécageux qui s'appelle le Chaco argentin, il n'y a plus d'Indiens d'aucune sorte. Les expéditions militaires les ont détruits ou chassés au delà du Pilcomayo, sur le territoire de la République du Paraguay, qui en est rempli. Je ne cacherai point que nous éprouvions une profonde tristesse en nous disant que les deux rives du grand fleuve étaient autrefois peuplées de nombreuses races indigènes, dont il ne reste pas même la trace aujourd'hui, et qui sont peut-être condamnées à disparaître complètement de la face de la terre, si les missionnaires ne se hâtent pas d'en sauver les derniers débris éparpillés dans les forêts vierges de la zone tropicale.

Il faut absolument l'avouer à notre honte, la prétendue civilisation moderne est vraiment implacable pour ces pauvres créatures, et en fait sans aucune pitié le point de mire de ses terribles fusils. Et je n'ai pas besoin de me mettre l'esprit à la torture pour en citer un exemple.

Mon arrivée au Paraguay coïncida avec celle d'un Suisse qui faisait partie de l'expédition de M. Muller pour l'exploration du Chaco et qui était connu précisément sous le honteux surnom de « chasseur d'Indiens ». Tout le monde en faisait l'éloge, parce que sa carabine n'avait jamais manqué le but et que dans le Chaco argentin, il avait déjà vu, impassible, tomber foudroyés à ses pieds plus de cent malheureux indigènes.

Choses terribles à dire, n'est-ce pas, mais qui ici n'excitent plus l'étonnement de personne.

Mais il vaut mieux que je continue la narration de notre voyage: les occasions ne me manqueront pas de raconter en temps opportun de curieuses anecdotes.

Le 12 mai, notre vapeur devait s'arrêter quelques heures dans le port de Diamante, pour charger 400 sacs de farine. C'est un village en voie d'accroissement, qui deviendra peut-être sous peu une ville importante, parce que dans ses environs se sont fixées plusieurs colonies d'Européens ; le sol y produit abondamment un froment qui est très recherché sur les marchés, où on le considère comme le meilleur de l'Amérique méridionale.

Croyant avoir encore le temps d'arriver le soir même au port de la ville de Paranà, je désirai annoncer ma visite par un télégramme au vénérable évêque de l'endroit, déjà très avancé en âge et d'une santé chancelante.

Dans ce but, je descendis à terre avec mon secrétaire et me dirigeai vers la paroisse pour visiter le Saint Sacrement et demander des informations à M. le Curé. Et voilà qu'à ma grande surprise, je vois venir au-devant de moi l'excellent D. José Gonzales, qui, dix-huit ans auparavant, avait été vicaire à Las Piedras, quand nous acceptâmes la direction de cette paroisse. Il me fit l'accueil le plus cordial et le plus joyeux et ne se sépara plus de nous.

Il est seul à prendre soin de cette population de plus de 20,000 habitants, dispersés sur une immense étendue. Il voulut que je visitasse la famille de M. Pagella, un Génois venu enfant et très pauvre dans ces pays, et qui, en faisant le commerce du froment, a fini par devenir millionnaire.

Il voulut aussi me faire visiter un vaste édifice administratif, qui devait servir pour l'établissement d'une école navale et dont la construction fut interrompue au moment ou le monument allait être achevé.

Il est affligeant de voir ce magnifique édifice, élevé à moitié, et dont les murs tout neufs sont prêts à s'écrouler, laissé maintenant dans un complet abandon. Quelques personnes voudraient l'offrir aux Salésiens, afin qu'ils y établissent une école d'agriculture pour les enfants pauvres ; pour le moment il me semble que cette entreprise nous est interdite, à cause du défaut de personnel.

Dans le diocèse de Paranà. — Les ruines d'antiques merveilles.

Revenus à bord, nous reprîmes notre voyage, mais nous eûmes le désagrément d'arriver à la nuit avancée dans le port de Paranà. Le Vicaire général nous avait attendus longtemps sur le môle : la nuit étant venue, il s'était retiré, chargeant quelqu'un de me remettre une lettre, dans laquelle il me souhaitait amicalement la bienvenue et m'autorisait, au nom de l'évêque, à exercer mon ministère, si j'avais à descendre sur quelqu'une des terres de ce vaste diocèse.

C'est le diocèse le plus étendu de la République Argentine, et son évêque, malgré tout son zèle, ne pourrait pas le parcourir tout entier, à moins que Dieu ne lui prêtât les ailes d'un ange. Sans compter les immenses territoires de Rosario et de Santa-Fé, où la population est très dense, il embrasse toute la zone qui est comprise entre le Paranà et l'Uruguay : il se partage entre les provinces d'Entre-Rios et de Corrientes et le territoire dit *des Missions*, qui s'étend entre le Paraguay et le Brésil, territoire qui est encore actuellement en litige. Au point que dans le but d'empêcher une guerre inévitable, le Brésil et l'Argentine se sont mis d'accord pour soumettre leurs droits respectifs à l'arbitrage du Président des États-Unis, dont on attend de jour en jour la sentence.

Que de fois, en remontant l'Uruguay pour aller à Paysandu, mon regard se portait tristement sur ces vastes provinces, dont le cours du fleuve me séparait à peine. Et comme je saluais de loin les jolies petites villes de Gualeguaychu, de Concepcion, San José, Concordia et autres, dont les territoires sont peuplés d'un si grand nombre d'Italiens émigrés, sans prêtres, sans guides et sans réconfort! Le moment de les secourir est-il enfin arrivé ?

Le Président actuel de la République Argentine, Louis Saenz Peña, homme d'un grand cœur et d'une vaste expérience, est un admirateur enthousiaste de l'Œuvre de Don Bosco. Ayant appris par Monseigneur Cagliero que j'allais entreprendre ce long voyage, il voulut me voir et après m'avoir comblé de courtoisies, il me fit les plus vives instances, pour me décider à introduire les Salésiens dans ces régions.

Nous naviguâmes encore trois jours entiers avant d'arriver à Corrientes, capitale de la province du même nom et qui dépend encore, ainsi que je l'ai déjà dit, de l'évêque de Paranà.

A peine le vapeur eut-il jeté l'ancre, que l'honorable sénateur Carlo Avalos, en compagnie d'un prêtre espagnol, Don Arachevaleta, vint nous recevoir. Ils me conduisirent avec affabilité chez le Président de la Province, M. Virasaro, auquel je remis une lettre de M. Saenz Peña. Nous parlâmes longuement des besoins de la Province et de l'Œuvre de D. Bosco, mais je crus prudent de ne prendre pour le moment aucune sorte d'engagement, le service religieux, dans la ville et au dehors, étant rempli avec zèle par deux couvents d'excellents Pères franciscains, auxquels je rendis visite. L'un de ces couvents a des religieux italiens, dépendant de la Congrégation de la Propagande de Rome. On peut se faire une idée de la consolation que nous éprouvâmes à nous trouver ensemble à cette énorme distance de la patrie commune. Ce fut une vraie fête pour eux et une grande satisfaction pour nous. J'au-

rais aussi eu bien du plaisir à voir notre cher Adamo, celui qui fut notre compagnon en 1876, lors de la première expédition pour l'Uruguay, et qui maintenant se trouve dans ce couvent, où il termine en paix les années de sa vieillesse. Mais à cette heure il se trouvait dehors, pour prendre l'air, et je dus revenir à bord en toute hâte pour continuer notre voyage.

Ce digne magistrat me munit de lettres de recommandation pour les gouverneurs des diverses provinces que j'allais traverser, me promettant tout son appui officiel et privé en vue de favoriser l'établissement des Salésiens dans ces parages.

Après trois heures, nous laissâmes à droite le Paranà, qui s'enfonce d'abord entre l'Argentine et le Paraguay et se replie ensuite plus à l'Orient, pour aller se perdre dans les forêts du Brésil et arriver à ses sources entre les chaînes de montagnes qui s'élèvent à peu de distance de l'Océan Atlantique. Au-dessus de la ville de Corrientes, la navigation du Paranà est difficile pendant deux jours, puis devient complètement impossible, par suite des chutes fréquentes, des majestueuses cataractes et des horribles précipices qu'on y rencontre.

Et c'est précisément là que ses rives commencent à être peuplées de nombreuses tribus sauvages. C'est là que les Jésuites opérèrent dans les siècles passés ces prodiges de zèle et de sens pratique, qui font et feront toujours l'admiration du monde. A l'entrée de ces forêts, on aperçoit encore les débris de leurs célèbres collèges, les ruines éparses des églises dorées et des superbes tours.

Mais le cœur cherche en vain à réveiller l'écho de ces hymnes et de ces chants, qui autrefois montaient au ciel du fond des cœurs de milliers de néophytes simples comme des enfants. En vain, le regard cherche ces champs et ces jardins cultivés par des milliers d'Indiens, gagnés à la religion et à la civilisation par le zèle unique de leurs apôtres. Tout est maintenant détruit, tout a été exterminé. Les Indiens sont retournés dans les bois et parmi ces ruines majestueuses et solitaires se blottissent les tigres et rampent des serpents redoutables.

(*A suivre*).

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

COLOMBIE. — Agua de Dios.

Don Unia, l'apôtre des lépreux d'Agua de Dios, nous a écrit, à la date du 15 novembre, une courte lettre où il nous donne de consolantes nouvelles de sa santé.

Après avoir passé quelques jours dans une belle villa où l'air est très salubre, l'eau très bonne et le lait excellent, villa appartenant à un excellent Coopérateur qui, d'autres fois déjà, avait donné l'hospitalité aux Salésiens de la Colombie, Don Unia a pu reprendre ses forces et se remettre en état de s'occuper des lépreux d'*Agua de Dios*.

***

Nous trouvons dans le *Telegrame*, journal de Bogota, capitale de la Colombie, en date du 22 novembre, un long mais intéressant rapport envoyé de S. Gill, en date du 6 novembre, au gouverneur du département de Santander, par Don Evasio Rabagliati, Supérieur de la Maison salésienne de Bogota, à la suite d'une visite par lui faite au Lazaret de la *Contratacion*, dans le but d'y introduire diverses améliorations.

Après avoir passé quinze jours parmi les lépreux et s'être renseigné minutieusement auprès des populations du département de Santander, il s'est convaincu de la nécessité de fonder un grand et unique lazaret sur les plateaux de Casanare, pour tous les lépreux de la Colombie.

Il observe que les lépreux du département de Cundinamarca rassemblés dans le Lazaret d'Agua de Dios sont au nombre de 800, que ceux du Lazaret de la Contratacion sont 709, mais qu'il y en a un bien plus grand nombre qui vivent disséminés au milieu de la population et qui sont un grand péril pour tous le pays.

Ce mal est très contagieux. Bien qu'il le soit moins dans certains districts, soit à cause du climat, soit par un concours d'autres circonstances, dans d'autres régions au contraire, le climat même, joint à d'autres conditions particulières, en favorise la propagation. « Tandis que pour l'année 1888, dit Don Rabagliati, d'après une relation minutieuse du docteur Mutis, les personnes atteintes de ce mal se trouvaient, dans le département de Santander, au nombre de 1419, aujourd'hui, d'après les données recueillies par des personnes compétentes, je ne crois pas exagérer, dit-il, en affirmant que le nombre de ces malades dépasse 6000 et peut être 7000. Combien seront-ils dans six autres années si on leur laisse la liberté de propager le mal?... »

En conséquence, Don Rabagliati propose, afin d'empêcher une plus grande diffusion de la contagion, un isolement général, sur les plateaux de Casanare, aussi bien des pauvres que des riches infectés.

Ce site lui semble le plus convenable de tous ceux qui ont été proposés, soit pour le climat, soit à cause de l'abondance de l'eau et du bois, soit eu égard à la fertilité du terrain.

Ces plateaux sont à une distance de neuf journées de marche du Lazaret de la *Contratacion* et

à quinze de celui d'*Agua de Dios*. En même temps que sa proposition, Don Rabagliati présente aussi le plan de l'établissement projeté et le tableau des dépenses à prévoir.

Il s'offre également, avec la permission de ses Supérieurs, à aller recueillir des offrandes pour les lépreux pauvres et à exhorter les riches atteints de cette maladie à vouloir bien se laisser interner au Lazaret, où ils trouveraient toute l'assistance matérielle et spirituelle dont ils ont besoin, en un mot tout ce qu'ils pourraient désirer, comme s'ils étaient chez eux. Le projet n'a point déplu au Gouverneur de Santander, qui a chargé Don Rabagliati d'en référer lui-même au Gouvernement national, l'assurant qu'il l'appuierait de tout son pouvoir afin de procurer le succès de cette entreprise généreuse.

BOLIVIE. — Nous voulons des Salésiens et à tout prix.

Les démarches pour avoir les missionnaires salésiens dans la Bolivie continuent. Nos lecteurs se rappelleront sans doute la lettre du président de cette République, publiée par nous dans un de nos derniers numéros.

Or, en voici une autre, également adressée à Don Jacques Costamagna, jusqu'à ces derniers temps Inspecteur des Maisons salésiennes de l'Argentine.

Sucre, 20 *octobre* 1894.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre aimable lettre du 24 *septembre dernier. Maintenant que ma santé est rétablie, je vous réponds. Je reviens donc* con amore *à l'Œuvre salésienne.*

J'ai envoyé les bases du nouveau contrat au ministre bolivien à Paris, Émanuel Argendona, rue de Charonne, 66, *avec l'autorisation de les modifier ou de les approuver.*

Don Rua vous en parlera certainement, afin que vous puissiez les étudier et y proposer des modifications si vous le croyez convenable : tout ira au mieux et il ne surgira pas de difficulté.

Je me suis engagé à obtenir des Chambres des inscriptions au budget qui m'autorisent à faire les dépenses. Comme à vous, il me déplaît que la venue de ces amis du pauvre, *de ces vrais champions de la démocratie pratique soit retardée. Mais il viendront dans ce doux et docile pays ; seulement, là aussi ils trouveront le souffle impur de la corruption intellectuelle qui afflige le monde.*

Votre affectueux ami
M. BAPTISTE

Dans la lettre qu'on vient de lire, l'excellent Président de la Bolivie fait allusion à une allocution prononcée par lui sur ce sujet en plein Congrès national.

Après avoir appelé l'attention des membres du Congrès sur une question qui de nos jours prime toutes les autres, l'importance et la nécessité de l'éducation publique, qui intéresse directement et immédiatement l'avenir du pays, il faisait connaître la résolution qu'il avait prise d'appeler les Salésiens dans cette République.

« L'année dernière, ajoutait-il, je vous ai fait part des premières démarches.

Nous sommes arrivés depuis à nous mettre en rapport avec le Supérieur des Salésiens à Turin. Malgré le nombre extraordinaire de demandes qui de toutes les parties du monde civilisé parviennent à cette Pieuse Société, nous sommes arrivés, au moyen d'un accord réciproque contenant de positives garanties, à jeter les bases d'un contrat pour le service de l'éducation populaire.

On commencerait par la fondation d'un ou deux Établissements, auxquels peu à peu on en ajouterait d'autres, qu'on installerait dans tous nos principaux centres. Pour arriver à ce but, nous avons obtenu de S. S. Léon XIII qu'Elle daigne généreusement consentir à favoriser de sa suprême autorité les nouvelles institutions ».

GRÂCES
DE MARIE AUXILIATRICE

Reconnaissance à Marie.

Vegni, 15 décembre 1891.

Le Curé soussigné, en même temps qu'il envoie une humble offrande au sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, rend grâces à cette Auxiliatrice des chrétiens pour une faveur signalée obtenue par lui.

Il veut aussi exprimer publiquement la reconnaissance des paroissiens de Casola, son pays natal, qui vénèrent notre Reine céleste sous le beau nom de Secours des chrétiens dans une petite chapelle locale, érigée en signe de dévotion par feu son père; ils n'ont jamais cessé d'éprouver les admirables effets de sa puissante protection.

DAVID CALLEGARI, *prêtre.*

***

Une messe en l'honneur de Marie.

Verrès (Aoste), 18 décembre 1894.

L'été dernier, mon pauvre mari fut atteint d'un terrible mal aux jambes, qui, au dire du médecin, devait durer assez longtemps et l'obliger à suspendre tout travail. Nous recourûmes aussitôt à Marie Auxiliatrice et nous envoyâmes une offrande à son sanctuaire de Turin, pour qu'on célébrât à notre intention la sainte messe à son autel.

O prodige! Qui le croirait?

Dès le lendemain, mon mari se trouvait mieux et peu de jours après il put se remettre au travail comme auparavant. Nous en remercions de tout notre cœur la Vierge Auxiliatrice des chrétiens.

MARIANNA GAGLIARDINI.

***

A la suite d'une neuvaine.

Faenza, veille de Noël 1894.

Dominique Bedeschi, de Castello de Granarolo de Faenza (Ravenna), se sent en devoir d'adresser de publiques actions de grâces à la Vierge Auxiliatrice pour avoir échappé,

grâce à son intercession, à un très grave danger de mort.

Atteint au pied d'un mal terrible, qui bientôt dégénéra en gangrène, opéré plusieurs fois par le chirurgien — à l'âge de soixante-dix ans — et voyant qu'il n'avait plus rien à espérer de la science, il se jeta avec une foi profonde dans les bras de la Madone, invoquée sous le nom d'Auxiliatrice des chrétiens, et commença une fervente neuvaine qu'il fit avec constance. Or, précisément vers les derniers jours de la neuvaine, il commença à observer des symptômes de guérison, et peu de temps après, la guérison pleine et entière était un fait accompli. Comme il avait promis de faire connaître publiquement, à la gloire de Marie Auxiliatrice, la grâce obtenue, si elle lui était accordée, il vient maintenant remplir ce devoir et témoigner à la grande Mère de Dieu Auxiliatrice des chrétiens sa reconnaissance et sa dévotion perpétuelles.

***

Invoquons toujours le secours de Marie.

Savone, 29 décembre 1894.

I

L'année dernière, pendant les fêtes de Noël, j'allai visiter un de mes neveux gravement malade et le trouvai presque sur le point de mourir.

Voyant l'inutilité des remèdes humains, je l'exhortai à faire avec moi une neuvaine à Marie Auxiliatrice, avec la promesse de faire célébrer trois messes, de faire une offrande et de faire publier la grâce. En même temps, j'écrivis à Don Rua, pour qu'il voulût bien ordonner des prières pour nous.

Le médecin étant venu deux jours après, il fut tout surpris de trouver mon neveu en voie d'amélioration marquée. Depuis lors, la convalescence suivit son cours régulier pendant plusieurs jours.

Survint l'*influenza*, mais elle fut domptée à son tour et voilà maintenant un an déjà que mon neveu a complètement recouvré la santé. Les deux premières promesses ont été tenues : je viens maintenant m'acquitter de celle de la publication.

II

Une de mes nièces m'écrivait, il y a quelques mois, toute désolée, qu'elle avait une petite fille près de mourir et me demanda de prier. Je l'exhortai à faire avec moi une neuvaine à Marie Auxiliatrice et à consacrer la petite fille à cette bonne Mère. Quelques mois après, elle vint me trouver et me dit que le médecin avait déclaré un soir que la petite fille n'irait pas jusqu'au lendemain.

Mais on priait, et cette nuit-là même la petite fille commença à être mieux.

Le médecin, qui était venu pour consoler ma nièce, parce qu'il croyait avoir la certitude de la mort de la petite fille, dit à la mère, en constatant une amélioration réelle : *Ce sont les prières qui l'ont sauvée.*

Un Coopérateur.

***

Sauvée de la mort.

Cegni, 15 décembre 1894.

Au mois d'octobre dernier, le typhus s'étant propagé dans le pays, y fit plusieurs victimes.

Ma pauvre femme fut au nombre des personne atteintes par le mal, et elle le fut avec une telle force qu'après vingt-et-un jours de soins on commençait à perdre l'espoir de la sauver. Ce fut alors que, rempli d'une foi vive, j'adressai avec ferveur de spéciales prières à Marie Auxiliatrice, lui promettant une belle offrande. C'était une inspiration du Ciel.

Au bout de peu de temps, la bourrasque se calma, la terrible maladie lâcha pied et la pauvre malade se sentit comme ressuscitée. Maintenant elle est complètement guérie et elle s'unit à moi pour remercier la toute-puissante Auxiliatrice des chrétiens.

Biagio Zanocco.

***

Une pauvre mère consolée.

Trente, le 18 janvier 1895.

Je, soussigné, atteste, en pleine connaissance de cause, que Marie Auxiliatrice a montré un nouvel effet de sa bonté par la guérison d'une nommée Agathe Orsinger, domiciliée à Cauria de Primiero (Trente). Depuis trois ans environ, affectée d'une maladie grave qui la rendait inhabile à tout travail de ménage, elle souffrait dans tous les membres de vives douleurs. Mais ce qui augmenta le mal de la bonne infirme, ce fut de se voir incapable de se rendre utile en rien à ses nombreux enfants, qui la négligeaient parce qu'elle était pauvre. Dans son affliction, elle se recommanda avec ferveur à Marie Auxiliatrice. Après quelques mois, la Reine du Ciel, prêtant l'oreille à la prière de la pauvre mère, lui rendit une santé parfaite ; à l'heure qu'il est, celle-ci peut travailler et s'écrie de tout son cœur : Vive Marie Auxiliatrice!

Don Pierre Furno
Directeur de l'Oratoire salésien de Trente.

***

Reconnaissance à Marie.

Mongardino, le 31 janvier 1895.

Le mandat-postal de 50 frcs. que vous trouverez sous ce pli est l'offrande que de chrétiens parents, Joseph Rovero et José-

phine Gentile, offrent à Marie Auxiliatrice à titre de reconnaissance pour la guérison de leur fillette, âgée de dix-huit mois, chère petite en faveur de laquelle nous demandions des prières spéciales il y a quelques semaines. Le 19 décembre, cette enfant fut atteinte d'une maladie contagieuse. Cette même maladie avait déjà ravi à ses parents, en mai 1893, une fillette de cinq ans dans l'espace de quelques jours. Sans retard, ils se recommandèrent à Marie Auxiliatrice, et en vingt-quatre heures cette bonne Mère leur obtint la grâce sollicitée, la guérison de l'enfant. Remplis de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice, ils s'acquittent maintenant du vœu qu'ils ont fait et envoient l'offrande susdite.

Sœur Marie Cella.

***

Hommage et actions de grâces à la T. S. Vierge Marie, invoquée sous le doux vocable de « Secours des chrétiens. »

Turin, le 6 février 1895.

Infirme depuis trois ans, par suite d'une affection à la colonne vertébrale, clouée depuis cinq mois sur un lit et réduite quasi à l'extrémité; ne trouvant plus sur cette terre d'espoir de salut, je me tournai, suivant le conseil d'une amie pieuse, vers la Mère de ceux qui souffrent. Sans doute, je me reconnaissais indigne de sa clémence, mais comme je conservais encore dans mon pauvre cœur un léger rayon de cette foi qui m'avait été inculquée à l'ombre de ses sanctuaires pendant les années écoulées de ma jeunesse, je me suis adressée à Elle, qui s'appelle *Secours des chrétiens*, avec une vive confiance d'être exaucée. L'excellente amie qui m'avait donné ce bon conseil m'assura le concours de ses prières, et notre bonne Mère ne trompa pas nos espérances. Je fis, à l'occasion de sa fête du 24 mai, la neuvaine à Elle dédiée. Quoique tout péril de mort eût disparu, néanmoins j'étais condamné à garder le lit peut-être pour ma vie entière; et cette sentence, si cruelle quand elle concerne une femme habituée à la vie active du commerce et qui ne compte encore que trente-huit ans, cette sentence avait été prononcée par les premières célébrités de l'art, par des spécialistes distingués. Mais, ô prodige, le 25 mai, jour qui suivait la fête de Notre-Dame Secours des chrétiens, au grand étonnement des médecins et de ma famille, j'ai pu me lever et marcher quelque peu; et à partir de ce jour je me suis fortifié toujours davantage. A l'heure qu'il est je ne suis pas complètement guérie, mais au lieu d'être condamnée à l'immobilité, je puis jouir d'une liberté d'action et de mouvement satisfaisante. Cependant mon médecin est tellement émerveillé de ce fait que très souvent il me dit que je dois rendre grâce pour l'intervention d'un Être supérieur qui s'est intéressé à moi.

Et qui me reste-t-il à remercier, sinon notre Mère céleste toute miséricordieuse? Comme faible tribut de reconnaissance rendu à une Mère si bonne et à une Reine si grande, je publie la présente relation, afin que les âmes dévouées à Marie La remercient pour moi et que la grâce signalée que j'ai obtenue encourage tous les nécessiteux à mettre leur confiance en Marie.

Continuez, ô aimable Mère, à couvrir de votre puissante protection mon mari et votre fille reconnaissante quoique indigne de vous

Erminie Sogno-Negro.

***

Confiance en Marie.

Busto Arsizio, le 7 février 1895.

Il y a un mois qu'une maladie terrible me réduisait à un état vraiment déplorable. La science avait épuisé tous ses expédients, mais ce fut en vain: tout mon entourage avait perdu l'espoir de me voir guérir et pleurait sans relâche. Moi-même je me voyais en face de la mort et ressentais ses étreintes horribles: mais j'étais peut-être la seule entre tous à espérer. A la muraille, près du lit où j'étais étendue moribonde, était appendue l'aimable image de Marie Auxiliatrice. Mes regards étaient sans cesse fixés sur Elle; en Elle seule j'avais mis toute mon espérance, et mes dernières paroles avaient été: « *Marie Auxiliatrice, venez à mon aide.* » Et de fait, Marie jeta sur moi du haut du Ciel un de ses regards si doux, du haut du Ciel Elle me bénit et m'exauça. Tout d'un coup je revins de ma prostration mortelle et m'aperçus, comme par enchantement, que les forces et la vie reprenaient le dessus. Quelques jours après, tout péril de mort avait disparu; et à l'heure présente, me voilà revenue, grâce à Marie, à mon premier état de santé, qui était excellent. Oh! qu'il ne tarde pas à venir le jour où je pourrai, ô Marie, voler au pied de cet autel où vous êtes vénérée sous le beau nom de *Secours des chrétiens*, pour y répandre de douces larmes de gratitude. Mais Vous, tendre Mère, dès à présent, bénissez du haut du Ciel votre enfant et sa famille et faites que cette vie que vous avez bien voulu me conserver par miracle, je ne l'emploie qu'à vous honorer.

Caroline Pozzi Bellingardi.

***

Combien Marie est puissante!

Le mois dernier, mon pauvre mari fut atteint d'une terrible bronchite, qui, au dire du médecin, allait devenir chronique. Nous eûmes recours aussitôt à une neuvaine de

prières et, ô prodige, deux jours après, mon mari se trouvait mieux et à l'heure qu'il est il est quasi rétabli. Il m'est doux de publier ma reconnaissance et d'accomplir la promesse que j'ai faite. Je prie notre chère et pieuse Mère de m'accorder une autre grâce dont j'ai besoin et de nous bénir, mon mari et moi.

MADELEINE CORIASSO.

***

Guérison d'une paralysie.

Modène, février 1895.

Le 2 février 1893, sous le coup d'une forte attaque d'apoplexie, je demeurai paralysé de tout le côté gauche ; mais, grâces à Marie, je suis complètement guéri et il ne me reste aucun signe de cette paralysie. Je désire donc que cette grâce soit insérée dans le *Bulletin salésien*.

***

La médaille de Marie Auxiliatrice.

Stanislas, un enfant de quinze mois, fils de Jean Foscaro et de Philomène De-Marchi, domiciliés à Cavasagra de Castelfranco, était tombé gravement malade d'une angine. Son médecin, après avoir essayé en vain tous les remèdes que lui avait suggérés son art, le déclara perdu. Le père eut alors une inspiration, celle de se rendre chez M. le curé et de lui exposer son malheur. Le curé lui donna une médaille à mettre au cou de l'enfant. O puissance de l'image de Marie Secours des chrétiens! Stanislas en sentit bientôt une amélioration sensible, qui s'est toujours accru jusqu'ici. Le voilà parfaitement guéri, à l'heure qu'il est. Dans leur reconnaissance pour la grâce obtenue, les heureux parents envoient une humble offrande en actions de grâces envers Marie, la Consolatrice des affligés.

D. LOUIS PERIZZOLO
Archiprêtre.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

Antoine Charles d'*Acquaviva Platini* (*Messine*). — Marianne B., *Valenza Po*. — Joseph Trentin, *Longare*. D. Élie Bonanomi, curé de *Lazzate Milanese*. — Louise Layomarsino. *Haverstraw* (*États-Unis d'Amérique*). — Letizia Asquini-Ottelio, *Udine*. — L. S. C., *Clusone*. — D. Antoine Josephidi, prêtre, pour une personne sauvée d'un péril imminent, *La Marsa* (*Tunisie*). — D. Cyrille Valgoi, *Livigno* (*Valtellina*). — Anna R., *Trente*. — D. Louis Gatti, *Tortone*. — Ch. Eugène Ferri, *Montescudo* (*Trarrivi*). — D. Pierre Coglielo, *Braga* (*Portugal*). — Jean Gasperino, *Sampierdarena*. — Victoire Gilardi, *Castagnole* (*Piémont*). — Joseph Torte, *Rive près Chieri*. — Dominica Bernard, *Castelnuchio*. — Gaëtan Prever. — D. Louis Colaviti pour des grâces signalées obtenues à diverses personnes pieuses, *Chions del Friuli*. — Antoinette Sassi, *Come* — D. François Biaggio, *Montelongo*. — Dominique Mondino, *Piossasco*. — Rose Gambino, *Turin*. — Virano Madeleine, *Cumiana*. — Mathieu Quarona, *Boscoscuro*. — Thérèse Monastra, *Trecastagni*. — Nicoline Petazza, *Turin*. — Joseph Biga, *Grugliasco*. — Angèle Pellegrina, *Boves* (*Cuneo*). — Ursuline Rogano, *Turin* — Marie Cavallero de Matteo, *Carmagnola*. — Joseph Carletta, *Bianzè*. — Concetta Marie, *Burgio*. — Jean Foscari et Philomène Demarchi. — Marie Taricco, *Novello*. — Clotilde Quarelli. *Turin*. — Jean-Baptiste Chiavarino. *Castelrosso*. — Clémentine Venturini, *Bagnone*. — D. Joseph Sampo, *Centallo*. — Angèle Mazza, *Gênes*. — Louise Novelli, *Turin*. — Julie Berlino, *Villa Stellone*. — Catherine Cagnardi, *Ghemme*. — Pierre Careglio, *Vezza d'Alba*. — D. Maccari François, *Chioggia*.. — Louise Mellino. — A. M., *S. Maurizio*. — D. Prisio Lanzi, archip., *Sesto Cremonese*.

BIBLIOGRAPHIE

Le Cantique des Cantiques ou l'amour réciproque de Jésus-Christ et de l'Église, par l'abbé P. BREVET, curé de Tlemcen. — Un in-8° écu de 202 pages. Prix: 1, 50.

Mon dessein n'est pas de faire un commentaire présentant les divers sens qui peuvent être appliqués à chaque mot de ce beau Cantique, ni de reproduire ce qu'ont si magistralement écrit sur ce sujet les saints Pères, saint Bernard, Bossuet et tant d'autres; mon intention est tout simplement de développer cette pensée, que l'Époux et l'Épouse du saint Cantique sont Jésus-Christ et son Église, en faisant ressortir les liens qui les unissent et les vérités qui découlent, tout naturellement, des divers rapports qui sont les fruits de l'amour céleste et mystérieux qui les unit. C'est à quoi je m'attache dans tout le cours de ce travail, ce qui parfois peut lui donner une couleur un peu exclusive, bien que telle ne soit pas ma pensée.

Je m'estimerais très heureux si, malgré mon peu de savoir et la faiblesse de mes lumières, je pouvais apporter une petite pierre à la construction de cet immense édifice, et jeter un petit rayon de lumière sur cette belle partie de la Bible, qui renferme des trésors infinis relativement à la charité de Jésus pour les âmes, qu'il aime d'un amour incompréhensible.

Chaque mot de l'Écriture sainte est une pierre précieuse à plusieurs facettes, reflétant par chacune d'elles une couleur différente. Dans ce travail, je me borne à parler de la couleur d'une seule de ces facettes. Mon dessein n'est donc pas d'embrasser le sujet tout entier, qui demanderait une œuvre au-dessus de mes forces.

(Préface-*passim*)

La Révolution et la Liberté, par le P. CONSTANT, Dominicain, Docteur en Théologie et en Droit Canon. 1 vol. in-8° de XVIII-305 pages. Paris. Imprimerie salésienne, rue du Retrait (Œuvre de Don Bosco). Prix 2,50.

Deux divinités bienfaisantes protègent, paraît-il, le monde moderne. Elles s'appellent *Révolution* et *Liberté*. La Révolution est la mère, la Liberté est la fille. L'une et l'autre reçoivent en commun les adorations des philosophes, politiciens et économistes libres-penseurs, et peut-être même de quelques libéraux plus ou moins catholiques. Elles sont leur gloire, leur bonheur, leur espérance.

Le P. Constant, un dominicain de vieille race, qui connaît, parmi beaucoup d'autres choses, la balle *Libertas*, l'histoire moderne et « l'orgueilleuse faiblesse » de l'esprit humain, refuse obstinément de partager ce culte mixte. Pour lui, la Révolution, telle que l'entend notre siècle, c'est Luther et Calvin, puis, par voie de génération logique, J.-J. Rousseau, puis Robespierre, le grand pourvoyeur du « couperet national. » Et il estime, non sans raison, que l'enfant issu d'une pareille lignée peut bien se nommer *Marianne*, mais non pas *Liberté*.

La liberté, en effet, n'est pas précisément ce qu'en pensait l'antique Paganisme, et point du tout ce qu'en pensent nos nouveaux païens. Elle a une genèse plus reculée et plus noble. Elle vient tout directement de la royale munificence et de la paternelle bonté de Dieu. Elle nous a été donnée pour chercher la lumière et en jouir avec amour, non pour la fuir et la mépriser. Elle nous a été donnée pour faire le bien, et pour dire au mal : « *Retro Satana.* » Plus on est libre, plus facilement on monte, de clarté en clarté, vers les sommets de la perfection humaine.

Plus la liberté est restreinte, empêchée, plus facilement on glisse, sous la pression des mauvais instincts, vers ce degré de déchéance où l'homme se confond presque avec la brute. Le chef-d'œuvre de la liberté, pour tout résumer en un mot, c'est le vœu d'obéissance qui, d'un mouvement continu, réfléchi, voulu, tourne l'âme toute entière vers la règle éternelle et surnaturelle du devoir. Et voilà pourquoi sans doute notre savant Religieux en parle si pertinemment.

Du reste, le P. Constant ne travaille point dans l'abstrait. S'il pose en principe que la Révolution ne peut être la mère, mais la marâtre de la Liberté, et une marâtre de la pire espèce, il le prouve par les faits, argument palpable et irréfutable. Esquissons simplement la thèse.

La Révolution, disent ses adeptes, se résume dans cette formule: Suppression des abus ; développement de la vie sociale par la liberté. — Fort bien ; mais la réalisation du programme ? Le grand abus des anciens régimes, c'était l'excessive centralisation. La Révolution a décentralisé d'un côté, c'est vrai, mais pour nous serrer dans un filet nouveau dont les mailles sont plus fortes et plus dures. Elle n'a supprimé qu'une chose, les droits et même l'idée de Dieu dans le gouvernement du monde, réforme dont les résultats heureux se font encore attendre. Et ce développement de la vie sociale par la liberté, où la Révolution l'a-t-elle effectué ? Où sont ses titres à la reconnaissance publique? Qu'a-t-elle fait, par exemple, pour la liberté de conscience, la première de toutes et la plus féconde? Depuis les autels obligatoires de la Convention jusqu'à la Loi Militaire de la troisième République, ses œuvres portent une marque de fabrique dont la conscience humaine n'a pas lieu de s'enorgueillir: Une cangue chinoise et rien de plus. Qu'a-t-elle fait pour la liberté du travail ? Elle a remplacé les Corporations chrétiennes par l'atelier judéo-maçonnique: où il y avait des hommes fiers et heureux, elle a mis des forçats. — Qu'a-t-elle fait pour la liberté d'enseignement, ce droit élémentaire et sacré du père de famille ? Qu'a-t-elle fait pour la liberté testamentaire? Par elle, le testament est devenu la base d'un socialisme qui commence à bourgeonner et même à fleurir. — Qu'a-t-elle fait pour la liberté civile ? Elle a jeté au peuple le Suffrage universel, c'est-à-dire l'universel mensonge, l'arme meurtrière de l'ignorance et de l'improbité... Ne serait-ce pas le cas de rappeler ce mot tristement célèbre : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

De pareilles questions, il n'est pas besoin de le démontrer, s'imposent à l'attention publique. Le P. Constant les a traitées avec l'expérience consommée et le charme littéraire qu'on a remarqués déjà dans ses précédents ouvrages. On peut discuter quelques-unes de ses idées; on n'échappera pas à la rigueur de ses conclusions. L'éloquent auteur termine ici une belle synthèse dont la première partie a été publiée, il y a près de vingt ans, sous ce titre : *Le Pape et la Liberté*. De ce double travail se dégage une leçon très sûre, quoique très méconnue : La Révolution est de sa nature dissolvante et destructive : seule l'Église catholique a le secret du progrès social, parce que seule elle en possède les deux facteurs essentiels, la Vérité et la Charité.

Dr A. M.

Paris, 10 Mars 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec un vif intérêt votre Étude magistrale sur la Révolution *et la* Liberté, *nous montrant, avec la dernière évidence, que la Révolution, antichrétienne par essence, nous ramène au Paganisme et à la servitude antique.*

J'ai particulièrement goûté vos pages sur la liberté du travail, où vous faites justice, et de la satisfaction béate de ceux qui trouvent tout pour le mieux, dans notre siècle de progrès, et des aspirations insensées des socialistes qui nous condamneraient au pire des esclavages.

Puisse votre livre avoir beaucoup de lecteurs. Puisse le clergé et les religieux, qui en sont l'avant-garde, se pénétrer de ces fortes vérités et s'en servir pour reconquérir les âmes et pour sauver la patrie et la liberté qui n'ont jamais couru de plus grand péril.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux dévouement

E. KELLER
ancien député.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mars au 15 mai.

France.

S. É. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse.

†

MARSEILLE : Mgr Ricard, Prélat de S. S., *La Ciotat*.

†

AJACCIO : M. l'abbé Leccia, *Sarrola-Carcopino*.
BAYONNE : M. le chanoine Conderanne, *Oloron*.
— M. l'abbé Ilita, *Espelette*.
BOURGES : M. l'abbé Paeton, *Châteauroux*.

DIJON : M. l'abbé Forthey, curé doyen, *Selongey.*
ÉVREUX : M. l'abbé Criquet, curé, *Saint-Aubin-des-Hayes.*
GRENOBLE : M. l'abbé A. Rey, curé, *La Chapelle de la Tour.*
LANGRES : M. le chanoine Hutinel, *Langres.*
LYON : M. l'abbé Giraudier, curé, *Sourcieux.*
MONTPELLIER : M. l'abbé Grasset, pro-curé, *Manguio.*
— M. l'abbé Delfieu, curé, *Cessenon.*
NICE : M. l'abbé Dominique Cotto, *Nice.*
ORLÉANS : M. l'abbé Joseph Dulouart, chanoine, *Orléans.*
PÉRIGUEUX : M. le chanoine Magnère, curé, *Saint-Astier.*
REIMS : M. le chanoine Jean Guérin, curé-doyen, *Givet.*
RENNES : M. le chanoine Contin, *Rennes.*
VERDUN : M. l'abbé Paquet, curé, *Vigneulles.*
VIVIERS : Sœur Marie-Cécile, religieuse de Sainte-Marie de l'Assomption, *Privas.*

†

ARRAS : M. Auguste Trannoy, *Arras.*
— M. Joseph Dubrulle, *Fouquières.*
AUTUN : Mme de Montmorillon, *Airelles.*
BORDEAUX : Mlle Liénard, *Bordeaux.*
COUTANCES : Mme veuve Coudray, *Pontorson.*
FRÉJUS : Mme la marquise Dedons de Pierrefeu, *Ollioules.*
— M. Frédéric Martin, *Draguignan.*
— M. Émile Marchand, *Hyères.*
LUÇON : M. François André, *Ile de Noirmoutier.*
LYON : Mme veuve Fanny Boutard, *Lyon.*
— M. Jean Bartholin, *Saint-Martin-la-Sauveté.*
MARSEILLE : M. H. Giraudy, *Marseille.*
— M. d'Estienne, *Marseille.*
— Mme Riboulet, *Marseille.*
MONTPELLIER : Mlle Célestine Combes, *Montpellier.*
— Mme Adrien Calvet, *Lodève.*
NEVERS : M. le marquis de Chabannes, *Château-Chinon.*
NICE : Mme Gaston Marie Collin, *Nice.*
— Mme la baronne Micheline Gautier, *Nice.*
— Mme de la Cottière, *Nice.*
PARIS : M. Pierre-Félix Ribourt, *Paris.*
— Mme H. Hémerie, *Paris.*
— Mlle Cécile Besançon, *Paris.*
POITIERS : M. Albert V. de Muraud, *Château de Puyferrier.*
ROUEN : Mlle Durand, *Rouen.*
SAINT-BRIEUC : Mlle Marie Huet, *Quintin.*
— M. Gombault, *Dinan.*
— Mlle Corvaisier, *Dinan.*
— Mme Leveillé, *Dinan.*
— M. Morel, *Dinan.*
— Mme de Kerouartz, *Guingamp.*
TOULOUSE : M. Soules, *Peguilhan.*
— M. de Caumels, *Villeneuve.*
TOURS : Mme veuve Chevreau, *Rilly.*
VERSAILLES : M. Jean Tefant, *Versailles.*

Étranger.

†

ALSACE-LORRAINE : Mlle Fanny Schwaederlé, *Schiltigheim.*
AUTRICHE-HONGRIE : M. l'abbé Gurke, doyen, *Bohmisch-Brod.*
— Mme la princesse de Montleard-Saxe-Courlande, *Wilhelminenberg.*
BELGIQUE : M. l'abbé E. Spinet, *Enghien.*
— M. Noël-Joseph Wégimont, *Melreux.*
— Mme Lucie Cornélie Van Heyst, *Hoogstraeten.*
— M. L. de Boer, *Anvers.*
— M. Edmond du Corrou, *Kempt.*
— Mlle Lelong, *Binche.*
— Mlle Louisa-Ida-Henriette Sebille, *Binche.*
— Mme Libbrecht, née Joséphine-Jeannette-Marie Van Naemen, *Gand.*
— Mme Louise Sepulchre, née Émilie-Annaïs Frésart, *Herstal.*
— Mlle Marie-Victoire Terwagne, *Liége.*
— M. le docteur Petithan, *Liége.*
CANADA : Mlle Louise Plamondon, *Saint-Roch de Québec.*
ITALIE : M. l'abbé Bois, *Aoste.*
— M. l'abbé Louis Quagliotti, *Aoste.*
— M. l'abbé J.-B. Valleret, *Melezet.*
— Mme Justine Alliod, née Obert, *Ayas.*
— Mme Dauphine Obert, née Josfon, *Ayas.*
SYRIE : M. Nahum Sola Kan Ittaf, *Alep.*
SUISSE : M. l'abbé Pie Bruhin, professeur au Collège Saint-Michel, *Fribourg.*
— M. le chanoine Jacques Caillat, *Fribourg.*
— Mlle Élisabeth Brugger, *Fribourg.*

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à **Don Lemoyne, 32, rue Cottolengo, Turin,** avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. *L'inscription sur cette liste est gratuite :* quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, *à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.* — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec permiss. de l'Autor. ecclésias. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.
1895 — Imprimerie salésienne.

OUVRAGES DE DON BOSCO

Merveilles de Marie Auxiliatrice . . . . . 1 »
Neuvaine à Marie Auxiliatrice 0 35
Vie du Jeune Savio Dominique 0 35
Vie de Michel Magon 0 35
Pierre ou la Puissance d'une bonne éducation . 0 35
Le petit Pâtre des Alpes 0 35
Valentin, ou la Vocation empêchée 0 35
Angèle, ou l'Orpheline des Apennins 0 35
Vie de Saint Joseph 0 35
Conseils à un jeune homme 0 20
Manière pratique pour communier et se confesser 0 15
Les six dimanches de la neuvaine de St. Louis de Gonzague 0 10
Le système préventif dans l'éducation de la Jeunesse 0 40

TOUTE CETTE COLLECTION pour 4 francs; franco 4 fr. 65

OUVRAGES DIVERS.

		franco
Histoire ecclésiastique, par Don Bosco	2 »	2 50
Histoire Sainte illustrée, par Don Bosco	1 30	1 55
Journal des deux derniers mois de la vie de Don Bosco, (Extrait du *Bulletin Salésien*).	1 »	1 20
Vie intime de Don Bosco, par le chanoine Ballésio	0 50	0 60
Vie de Marguerite Bosco, par Don Lemoyne, prêtre Salésien	1 50	1 80
Mois de Marie, par Don Bosco, in-16 de 250 pages	1 15	1 30
Guide du jeune professeur de français, par M. Beaumont, 1 vol. in-18	1 50	1 80
Voyage de Monseigneur Cagliero, évêque salésien, vicaire apostolique de la Patagonie; en France, en Angleterre et en Belgique, br. in-8	0 50	0 65
La Gerbe d'Or, par le Chanoine Belnze, 1 vol. in-16 de 260 pages	1 35	1 60
Actes de Saint Sébastien	0 35	0 45
Actes des Saints Taraque, Probus et Andronic,	0 30	0 40
L'Eucharistie ou Source d'eau vive . .	0 10	0 15
Histoire de l'Église, petit vol. de 382 pages, cartonné avec fers spéciaux. (*Occasion*) . .	0 20	0 40
Le Triomphe de l'Eglise au XVIe siècle. — PREMIÈRE PARTIE: *Sur le Protestantisme.* — DEUXIÈME PARTIE: *Dans les Missions Catholiques.* — Par l'abbé J. Lasne, archiprêtre de Saint Maurice, à Lille. 1 beau vol. de 260 pag. sur papier bulle, avec frontispice et culs-de-lampe .	1 50	1 75
Une Vocation trahie, mémoires publiées par l'abbé Charles Viglietti, prêtre Salésien. 1 magnifique vol. in-8, orné d'un portrait de Don Bosco, de frontispices, lettrines et culs-de-lampe	1 75	2 10
L'amour de Jésus dans le Sacrement de la Pénitence, par le Cardinal Manning, traduit de l'anglais, par une religieuse	0 50	0 60
Le Chemin de la Croix	0 20	0 25
Don Bosco, par Charles d'Espinay, superbe brochure in-8 de 250 pages	3 »	3 65
Vie de Saint Augustin, par D. Barberis, prêtre salésien, brochure in-8 de 480 pages.	2 50	3 35

PETITES PRIÈRES in-32

	le cent
Avis importants pour le mariage . . . . . (en français ou en flamand)	2 »
Le Rosaire médité	2 »
La Très Sainte Communion, notre pain quotidien	2 »
Actes avant et après la Communion	2 »
Prière à Saint Joseph composée et indulgenciée par Léon XIII	1 »
Consécration des familles au Sacré-Cœur de Jésus	1 »
Promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ . . .	1 »
Trésor du Cœur de Jésus	1 »
Neuvaine au Sacré-Cœur	1 »
Neuvaine à Marie Auxiliatrice	1 »
Examen de Conscience	1 »

Escompte de 50 % *en prenant par mille.*

Méthode pour enseigner suffisamment, en trois leçons, le strict nécessaire de la Doctrine Chrétienne aux enfants et aux adultes qui ne peuvent apprendre le catéchisme, par un vieux Missionnaire.

Un exemplaire 15 *cent.* — *Dix exempl., franco*

MARSEILLE - Librairie ecclésiastique de l'Oratoire St-Léon, 9, Rue des Romains - MARSEILLE

Sous le haut patronage de Mgr. l'Évêque.

MUSIQUE RELIGIEUSE, POÉSIES

Quinze motets à une, deux et trois voix égales, avec accompagnement d'orgue, par P. Chassang, bel ouvrage in-4, franco . . . . . Fr. 5 50

Nouvelles poésies pour pensionnats, par Besse de Larzes, nouvelle édition augmentée et suivie d'un choix de poésies anciennes; brochure in-12, franco . . . . . » 0 80

Étincelles, rêveries poétiques, par Albert de l'Épine, avec une lettre-préface du R. P. Monsabré, franco . . . . . » 0 60

Recueil de prières et de cantiques, à l'usage des paroisses et des maisons d'éducation, par M. l'abbé Saurin, approuvé par 21 Archevêques et Évêques.

1° *Recueil noté en musique*, fort vol. in-18 contenant les exercices du chrétien, un grand choix de cantiques populaires, chants latins, vêpres du dimanche et de la Sainte Vierge, psaumes, hymnes, litanies, chants pour les saluts, chants divers et de circonstance. Relié en percal. 1,75, franco 2 fr.

2° *Même recueil, non noté* avec addition des Évangiles et du Chemin de la Croix illustré, supplément pour première Communion, feuilles blanches à la fin. Rel. imit. veau, 0,70, franco 1 fr., la douzaine 7,25, franco 7,85.

3° *Même recueil, non noté*, quelques cantiques en moins, sans évangiles, même reliure, 0,45, franco 0,60, la douzaine 4,20, franco 4,80.

4° *Même recueil* que le numéro 3, broché 0,25, franco 0, 40, la douzaine 2,50, franco 3,60.

Nouveau Paroissien romain noté en musique, d'après le chant traditionnel, destiné aux maisons d'éducation, par l'abbé Boyer; volume de 486 pages. Rel. toile, tr. jaspée, 1,50, tr. rouge 1,75, franco 0, 25 en sus.

N.B. Grandes remises par nombre.

Librairie Salésienne du Patronage St-Pierre, 1, Place d'Armes, Nice

Importance de la première Communion prouvée par des exemples avec approbation de Mgr Cotton évêque de Valence, faisant suite au Guide des Enfants qui se préparent à la première Communion et à la Confirmation. — 1 volume in 32 . . . . . » 0 15

Guide des enfants qui se préparent à la première Communion et à la Confirmation. Approuvé par NN. SS. les évêques et archevêques de Valence, Avignon, Beauvais, Séez, Viviers et recommandé par l'auteur des *Paillettes d'Or*. — 1 volume in-32 . . . . . » 0 15

Guide des enfants qui se préparent à la première Communion et à la Confirmation. Approuvé par NN. SS. les évêques et archevêques de Valence, Avignon, Beauvais, Séez, Viviers et recommandé par l'auteur des *Paillettes d'or*. Suivi des Cantiques de la première Communion et du Chemin de la Croix. — 1 vol. in-32 relié en toile noire . . . . . » 0 35

Guide des enfants qui se préparent à la première Communion, contenant: les prières propres à leur âge. — Des règles et avis pour l'accomplissement de leurs principaux devoirs religieux. — Des instructions détaillées sur les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. — Une retraite préparatoire à la première communion. — De petites méditations pour la persévérance. — Une explication des fêtes de l'année. — Des Cantiques, etc.: par l'abbé Delannois, curé et ancien inspecteur de l'enseignement. — 1 vol. in-32, relié en toile noire et tranche dorée, plat en or . . . . . » 1 —

Vient de paraître:

L'Église de Nice, ses Saints et ses œuvres, par M. A. Dufaut, ancien rédacteur de la *Semaine Religieuse*.

Ce livre est appelé à combler un regrettable lacune qui existait dans les annales du diocèse. Il instruira et édifiera tout lecteur. Sa place est dans tout foyer religieux, dans toute famille chrétienne.

Deux éditions sont en vente: l'une de luxe, encadrée de filets rouges; l'autre ordinaire, sans filets.

Superbe volume in-8° de 380 pages sur beau papier. Edition de luxe, 4 fr. 50, édition ordinaire, 3 fr. 50. *port*, 0, 75.

LILLE — Librairie de l'Orphelinat St. Gabriel, rue Notre-Dame, 288 — LILLE

MAGNIFIQUE SÉRIE DE PIÈCES DRAMATIQUES ET COMIQUES

Vendues au profit des nombreux orphelins de Don Bosco

COLLECTION POUR JEUNES GENS

à 1 franc le volume; *franco* 1 fr. 10:

Faute et Pardon, *drame allégorique en 5 actes, par* D. Lemoyne, prêtre Salésien.

Une Espérance ou le Passé et l'Avenir de la Patagonie, *drame en 5 actes*, par le même.

Séjan, *drame historique en 5 actes*, par le même.

Mauvaise Compagnie (les suites d'une) *drame en 3 actes*. 2e édition.

Saint François d'Assise dans le siècle, *drame en 3 actes*. par Ant. Ughetto, docteur ès-lettres.

La Maison de la Fortune, *drame en 2 actes*, par Don Bosco.

Le Vieux Baptiseur, *drame historique en 5 actes*, 4e édition, par le R. P. Rondina, S. J.

Ubald Slendard, *drame en 5 actes*, par l'abbé Ch. Isola.

Jules, *drame en 5 actes*, par Don Conelli, prêtre salésien, docteur en théologie.

Les Inconvénients de la Légèreté, *comédie en 2 actes*.

Antoine ou Leçon de Morale, *drame en 3 actes*, 2e édition.

A 50 centimes le volume; *franco* 60 centimes:

Saint Gaudence, martyr, *drame en 3 actes*.

LA COLLECTION COMPLÈTE à 9 fr. franco 9 fr. 85.

COLLECTION POUR JEUNES FILLES

à 1 franc le volume; *franco* 1 fr. 10:

Noémi ou la Juive Chrétienne, *drame en 3 actes*, par une Religieuse.

Blanche et Raphaëla ou Laquelle des deux? *drame en 3 actes*, par la même.

Fleurs de Rome Payenne, *drame en 5 actes*, par la même.

Jeanne d'Arc ou l'Ange de la France, *drame en 5 actes*, par la même.

Henriette de Tézan ou l'Ange du Pardon, *drame en 3 actes*, par la même.

La Fille du Martyr, *drame en 4 actes*, par la même.

La Fille des Césars, *drame en 5 actes*, par la même.

Un brevet supérieur, *drame en 4 actes*, par la même.

La Lutte du Dévoûment ou Deux nobles Cœurs, *drame en 3 actes*, par la même.

Elle est brevetée..... Qu'en ferons-nous? *comédie en 3 actes*, par la même.

Marie ou le Dévoûment filial, *comédie en 3 actes*, par la même.

Une Perle de la chère Alsace, *drame en 5 actes*, par la même.

La France et les Provinces ses Filles, *scène patriotique*, par A. Charaux, prof. de littérature française aux Facultés Catholiques de Lille. (Superbe brochure in-8° encadrements rouges, couverture en 3 couleurs).

A 50 centimes le volume; *franco*: 60 centimes:

La Vengeance est au Seigneur, *drame en 3 actes*, par une religieuse.

Du même auteur:

Geneviève et Attila, *drame en trois actes*.

Olga de Sainte-Colombe, *comédie en 2 actes*.

Un Bienfait n'est jamais perdu, *scène enfantine en 1 acte*.

La Géographie amusante *ou 3 entretiens sur* **le Département du Nord.**

Bouquet de Fête, suivie de **Trouvée dans la Forêt**, *comédie en 1 acte*.

Le Parapluie de Tante Ursule, *comédie en 2 actes*, suivie de **La Petite Reine et sa Cour**, *saynette enfantine en 1 acte*.

Deux Chemins, *comédie en 4 actes*, par Louise-Marguerite Destreille.

LA COLLECTION COMPLÈTE à 14 fr.; franco: 14 fr. 85.

Sous Presse: **Les Etrennes de Mizaéline**, suivi de **La Fête de Grand'Mamam**, *comédies en 1 acte*, par une religieuse.